

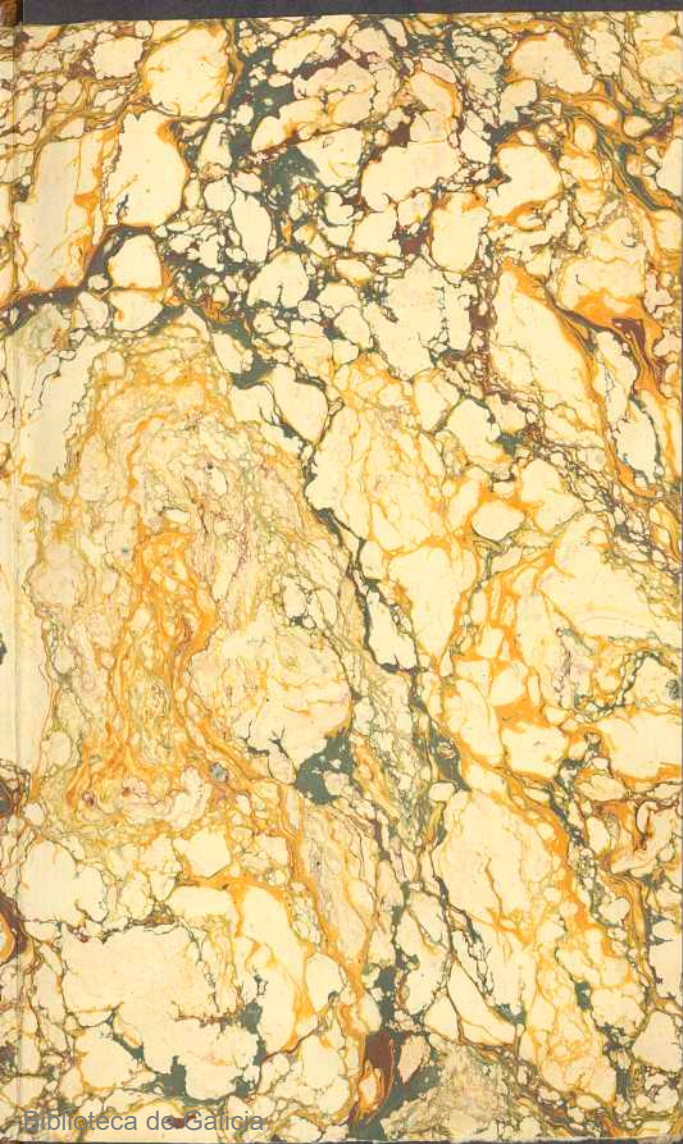


EX LIBRIS



INCUNABLE RECANTO DO
LIBRO VELLO

REAL 86 - A CORUÑA



R-109

1331

A3-1-18



LES AMIS
RIVAUX.

LES AMIS

RIVAUX,

HISTOIRE ANGLAISE,

Par Mr. DE SACT.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXVIII.



LES AMIS

RIVAUX.

LE Comte de L*** étoit un sage aimable , dont l'austérité n'allarmoit point les plaisirs. Il avoit l'esprit orné des plus belles connoissances , & le cœur rempli des principes de cette morale sublime & puissante , qui influe sur toutes les actions d'un vrai Philosophe. La supériorité même de ses lumieres lui faisoit sentir la nécessité de se confondre parmi les hommes , & de rester dans la sphere où le Ciel l'avoit

A iij

placé. Il n'étoit point jaloux de ce titre d'*homme singulier*, que tant de faux sages ambitionnent, auquel ils immolent souvent leurs goûts, leurs plaisirs, quelquefois même leur réputation. Jamais il ne voulut être en contraste avec le genre humain. Loin d'affecter les dehors ridicules d'un stoïque, ou l'humeur chagrine d'un Aristarque, il aimoit les bons, plaignoit les fots, supportoit les méchans. Il sourioit même aux extravagances des hommes; il n'altéroit point leurs plaisirs par un sérieux déplacé, & ne luttoit point contre le torrent de la mode.

Il avoit étudié le monde, il en avoit connu tous les ressorts. Les défauts de la société n'avoient point échappé à sa vue. Il en avoit cherché la source; & il étoit parvenu à reconnoître la vérité de ce principe, que les défauts qu'une fausse philosophie reproche au

monde , font des ressorts nécessaires qui mettent en jeu cette machine immense , & qui entretiennent l'équilibre entre toutes ses parties.

Fondé sur ce principe, il ne conçut pas le dessein chymérique de corriger le monde , & de faire de la société une école de sages. Ainsi loin d'écarter de sa maison l'essain frivole des beautés & des fous à la mode, il leur faisoit un accueil favorable, qui les consolait des traits satyriques que des Philosophes obscurs décochent contre eux tous les jours. Ils le regardoient comme un puissant médiateur entre la sagesse & la folie. Un air sérieux qu'il mêloit à propos à son enjouement , le faisoit respecter. Et sa vertu, cette même vertu dont l'air farouche a souvent révolté les hommes , mais qu'il avoit rendue douce, affable , compatissante, le faisoit adorer de tous ceux qui l'approchoient.

A iv

Sa maison étoit l'asyle des fous & des sages, le méchant seul en étoit exclus ; c'est là que le vice s'épuroit insensiblement aux rayons de la vertu. Elle y paroissoit dépouillée de cet air sauvage qu'elle affecta long-temps. Les rides de l'austérité n'altéroient point la sérénité de son front. Les Graces & les ris l'embellissoient & lui assuroient tous les suffrages.

Le Comte avoit à quelques lieues de Paris une maison de Campagne, ornée avec goût, mais sans magnificence. On y trouvoit tout ce qui peut flatter les sens, & non ce qui chatouille la vanité des Grands. On ne disoit pas en la voyant, voilà le Palais d'un *Riche*, mais la retraite d'un *heureux*. Une maison agréablement située, ornée de toutes les beautés qu'une modeste architecture peut fournir, un Parc entrecoupé par un canal qui se divisoit en

plusieurs branches, un Jardin où l'œil rencontroit, non pas ce que la Nature a de plus rare, mais ce qu'elle a de plus curieux : tel étoit le *Louvre* de notre Philosophe.

C'est là que suivi de l'élite de ses amis, je veux dire de ceux qu'une humeur philosophique, & des mœurs au-dessus du vulgaire, avoient rendus dignes de sa confiance, il alloit chercher un asyle contre les orages qui troublent à chaque instant le repos de la société. C'est là que placé comme dans une sphere supérieure, il promenoit ses regards sur le tourbillon du monde, où les astres les plus lumineux n'ont qu'une marche incertaine, & s'éclipsent quelquefois au milieu de leur carrière.

Il passoit une partie de l'été dans ce fortuné séjour. Sitôt que les premiers rayons de la lumière avoient donné à

ses paupieres appesanties, assez de force pour se dégager des vapeurs du sommeil, il alloit promener ses rêveries dans les lieux les plus solitaires de sa retraite. L'instant du réveil est celui des réflexions : c'est alors que l'ame renaît avec une vigueur nouvelle, s'élance & se perd dans le sein de la vérité.

Vers le milieu du jour, le Comte rejoignoit ses amis. Il leur communiquoit ses réflexions; ils lui en suggéroient de nouvelles; quels entretiens sublimes! ils étoient préparés avec soin. Le style léger des conversations à la mode n'énervait point leurs pensées, elles étoient assez sublimes pour n'avoir pas besoin des graces du discours. Je ne puis donner une plus haute idée de cette aimable société, qu'en la comparant au banquet des sept sages.

Le Comte avoit lié une connoissance étroite & solide avec un jeune An-

glais qui étoit venu à Paris, moins pour y admirer les prodiges de l'art, qui étonnent le vulgaire, que pour étudier les hommes. Le Comte avoit puisé dans les ouvrages des Anglais, une estime profonde pour cette nation. Il avoit étouffé dans son cœur, cette jalousie que nous suçons avec le lait, & dont nous sommes animés contre eux. Il rendoit hommage à la vertu & au génie, sur quelque horizon qu'il les vit briller. Il aimoit à les rencontrer dans sa patrie; mais il les admiroit chez l'étranger. Tel fut le fondement de l'amitié qui l'unit avec le jeune Sydney. La nature avoit peint dans tous les traits de son visage les beautés de son ame. La candeur respiroit sur son front. Ses yeux paroissoient toujours prêts à verser des pleurs sur le sort des malheureux, & à foudroyer le mensonge; en voyant sa bouche, on eut juré qu'elle avoit

toujours été l'organe de la vérité. Sa taille étoit majestueuse, ses manieres nobles sans affectation. On ne pouvoit lui reprocher qu'un peu de mélancolie, mais cette mélancolie même intéressoit tous les cœurs en sa faveur. Il savoit garder le *demî sérieux*, toujours prêt à fourire aux jeux de l'innocence, & à glacer par sa froideur le vice effronté. Sa complaisance pour le sexe n'avoit rien de cette soumission basse & infipide des petits maîtres Français; & les femmes, loin d'étaler leurs défauts à ses yeux, briguoient son estime, & tâchoient de couvrir leurs foiblesses en sa présence.

Tant de rapports entre son caractère & celui du Comte de L*** devoient nécessairement produire entr'eux une amitié durable. Ces sympathies d'humeur, de tempérament & de génie, ne sont point rares. Il est des hommes

que le Ciel a formés l'un pour l'autre, mais il semble qu'il laisse souvent au hasard le soin de les approcher.

Ce fut au Bal de l'Opéra que nos deux Philosophes se virent pour la première fois. Un mot que laissa échapper le Comte, reveilla l'attention de l'Anglais, (les moindres traits font quelquefois le sceau du génie) il l'aborda, s'entretint long-temps avec lui dans un coin de la salle; & tandis que les petits maîtres déployoient tous leurs talens pour séduire les belles, nos deux Philosophes faisoient du temple de la folie, le sanctuaire de la raison.

L'Anglais s'applaudissoit de trouver un sage au milieu de Paris. Trop plein des principes de cette jalousie qui regne entre les deux nations, il avoit cru que la frivolité regnoit seule dans cette capitale, & que la raison en étoit exilée; mais les conversations qu'il eut

avec le Comte, l'étude qu'il fit des mœurs de ce Français, lui donnerent une plus haute idée de ses compatriotes.

Le Comte l'invita un jour à venir passer quelque temps à sa maison de campagne. La compagnie fera-t-elle nombreuse, répondit l'Anglais ? Elle le fera assez, reprit le Comte, pour en bannir l'ennui, nous ferons seuls. Affligés dans Paris par une foule d'importuns, accablés d'affaires & de plaisirs, nous n'avons pu encore avoir un entretien tel que je l'aurois désiré. Je veux que votre cœur s'épanche librement dans le mien. L'amitié que vous me témoignez, m'inspire une idée assez haute de moi-même, pour me croire digne d'une confiance entière. Je n'aime point à demi, une liaison imparfaite seroit un supplice pour moi. Voici l'instant qui doit décider de la durée de notre ami-

tie , il faut rompre avec moi , ou me permettre de descendre dans le labyrinthe de votre ame, d'en sonder les derniers replis. Je ne me suis point offensé de cette espece de défiance que vous m'avez laissé entrevoir jusqu'ici. Je fais que l'étude de l'homme est longue & difficile. Mais après une liaison de trois mois, vous avez le coup d'œil assez sûr pour juger si je mérite de porter le nom de votre ami.

Ne m'accusez point de défiance, reprit Sydney, mais je suis malheureux, & j'ai craint que cet intérêt qu'on prend au sort des misérables, n'altérât votre bonheur. C'est pour cette raison que je vous ai caché mon infortune; mais puisque vous l'exigez, je ne vous déguiserai rien. Mon histoire vous arrachera des pleurs, mais ces larmes qu'on mêle à celles de l'innocent persécuté, ne sont pas sans douceur. Ainsi, je vous ferai

le récit de mes malheurs ; j'y consens, partons.

Ils monterent aussi-tôt dans une voiture modeste, mais commode. Sydney en promenant ses yeux sur le Palais champêtre de notre Philosophe, fut enchanté du goût qui régnoit dans toutes ses parties. Il y rencontra par-tout ce luxe simple & voluptueux que la Philosophie la plus sévère ne peut condamner. Mais des objets plus intéressans, détournèrent ailleurs son attention. Ils descendent, ils dînent en silence, le repas étoit frugal ; une sage économie en avoit banni le superflu. La Table fut bientôt desservie. L'homme qui pense & qui trouve ses délices dans la réflexion, n'accorde qu'à regret quelques momens aux besoins de la nature.

Ils se leverent de table, & s'enfoncerent dans un bosquet épais & sombre, dont la vue seule sembloit inspirer

rer la mélancolie. Le Comte avoit su rassembler dans sa maison de campagne tout ce qui peut flatter les différentes humeurs dont l'homme, le plus maître de lui-même, est toujours le jouet. Lorsque son imagination s'occupoit d'images riantes & agréables, il se promenoit dans un parterre émaillé de fleurs, dont le mélange bizarre égayoit la vue & ranimoit tous les sens. Etoit-il plongé dans une rêverie profonde, il se cachoit sous un berceau obscur, où rien ne pouvoit le distraire. Ce fut là qu'il conduisit cet aimable Anglais, & qu'après s'être assis sur un lit de gazon, il lui rappella la promesse qu'il lui avoit faite, & le conjura de satisfaire sa curiosité. Mon cher Comte, lui dit l'Anglais, je vous l'ai promis, ma parole est sacrée. Si je parlois à un homme ordinaire, je le prierois d'ensevelir dans le silence, le récit de mes aventures ; j'exigerois

de lui des sermens, mais l'indiscrétion est la moins excusable de toutes les foibleffes, & je vous en crois incapable.

J'ai reçu le jour au sein de notre capitale; je fors d'une famille noble & puissante dans le commerce. Car, vous savez que le gouvernement Anglais a su s'affranchir de ce préjugé funeste qui avilit le commerce, en l'abandonnant à la roture. Vous gémissiez sans doute en voyant le génie Français languir sous le joug de tant d'erreurs. Le commerce est l'ame de la société, c'est le premier mobile des arts. L'homme ne s'ennoblit-il pas lorsqu'il se rend utile aux hommes.

Ma famille possédoit à la Jamaïque des biens considérables, elle fut alarmée des troubles qui s'éleverent dans cette Contrée. Quelques amis de mon pere veilloient sur ses possessions; mais

vous savez que cette amitié si vantée, n'est qu'un vain fantôme; il faut à l'homme quelque chose de plus que la raison, pour nourrir dans son cœur l'intérêt qu'il prend au sort de son semblable : les impressions de la Nature sont seules inaltérables. Mon pere n'osa confier plus long-temps sa fortune à des correspondans dont il n'avoit pas assez fondé le caractère. Il voulut être présent à la Jamaïque dans un autre lui-même. Il jeta les yeux sur moi. Une humeur tranquille & ennemie des plaisirs de mon âge, m'avoit attiré sa confiance; il crut qu'il pouvoit se reposer sur moi du soin de ses affaires.

Il brigua , & obtint pour moi une place honorable dans la Ville de Santiago. Il me conduisit lui-même au Vaisseau qui devoit me transporter dans le nouveau monde. Il m'embrassa tendrement. Parts , mon fils, me dit-il, va

conserver, non pas ma fortune, mais ton patrimoine; ce titre seul me la rend précieuse. Détourne l'orage qui la menace; puisse-tu être heureux. Hélas! il n'est pas en notre pouvoir de fixer le bonheur! Songe du moins que rien ne peut nous ôter notre vertu. Pars, & reviens un jour digne de moi. Les larmes qui coulerent de ses yeux à ces mots les graverent dans mon ame en caracteres ineffaçables.

Je m'embarquai sur un vaisseau chargé de ces richesses que la Nature a prodiguées à l'Europe, & qu'elle a refusées à l'Amérique. Mais il renfermoit dans son sein, un trésor mille fois plus précieux. C'étoit la jeune Worthon.... Vous pressentez déjà que l'amour est la source de mes malheurs. Je l'avoue & je n'en rougis pas. Je ne suis point enthousiasmé de ce stoïcisme qui prétend étouffer le germe des pas-

sions ; elles font le partage de la nature humaine , & toute philosophie qui prétend détruire l'homme est absurde. L'amour n'est point une foiblesse quand il est fondé sur l'estime. Il élève l'ame , il réchauffe la vertu languissante dans nos cœurs.

Mlle. Worthon avoit perdu dès l'âge le plus tendre les Auteurs de ses jours. Elle alloit rejoindre , à la Jamaïque , un oncle qui lui tenoit lieu de pere. Elle étoit accompagnée d'un de ses parens , plutôt pour écarter des soupçons injurieux , que pour veiller sur elle. On se reposoit du soin de sa vertu sur sa vertu même. Jamais on ne vit une fermeté si mâle dans un sexe si foible.

Je n'essayerai point de vous peindre les graces nobles & touchantes répandues dans toute sa personne. L'idée que je vous en donnerois feroit injure à ses charmes ; ils sont au dessus de toute

expression. Je l'avois connue à Londres, & j'avois senti dès-lors la première atteinte du trait qui perça mon cœur, & qui le déchire encore. Je résistai aux premiers transports de ma flamme. Je doutai si c'étoit une passion véritable ou une impression passagère. Dans cette incertitude je m'applaudiffois, en quittant ma patrie, d'une séparation qui devoit éteindre pour jamais une passion naissante dont je craignois les suites.

Mais quand je me vis réuni avec elle dans le même vaisseau, je sentis qu'il n'étoit plus temps de lutter contre ma destinée, & qu'il falloit donner un libre cours à mes desirs.

Je m'approchai de Mlle. Worthon. Je voulus entamer la conversation avec elle; mais mon air timide, le trouble répandu dans toutes mes questions, lui laisserent entrevoir que j'aurois désiré un entretien

plus libre & plus secret. Elle sourit au désordre de mes discours. Elle y répondit cependant avec cette précision, ce touchant qui caractérise à la fois, un esprit élevé, un cœur tendre & rempli de courage. Ses discours acheverent l'ouvrage de ses yeux. L'amour passa de ses lèvres dans mon cœur. J'en avais le poison à longs traits : je m'enivrai, je devins stupide à force de transports : c'est le dernier période de la passion. Tous les passagers furent étonnés du changement qui s'étoit fait en moi, je ne me reconnoissois plus moi-même.

Le hasard m'offrit bientôt une occasion favorable d'avoir un tête à tête avec Mlle. Worthon. La chaleur de l'air avoit corrompu l'eau, on soupiroit après le moment d'en trouver de plus saine, lorsqu'on apperçut une petite Isle inhabitée. L'espérance renaît dans le cœur

des Matelots. On cingle vers cette Isle. On y jette l'ancre. Il sembloit que la Nature eut rassemblé, dans ces rochers, des beautés dont elle étoit avare & qu'elle vouloit cacher aux yeux des hommes. Elle les avoit orné de tout ce qu'elle a de plus riant Des bouquets d'arbres épars çà & là, des ruisseaux qui serpentoient sur un tapis de verdure, & qui se perdoient en murmurant dans des grottes profondes, formoient un spectacle que l'homme, ami de la Nature, ne peut voir d'un œil indifférent.

Je lus dans les yeux de la belle Worthon un desir secret d'admirer ces beautés de plus près. J'enflammâi encore sa curiosité en lui représentant que des lieux inconnus sont souvent les dépositaires des trésors les plus précieux de la Nature. Ce parent qui l'accompagnoit, incommodé par la fatigue

du voyage , ne voulut pas descendre. Il me pria de conduire Mlle. Worthon & de lui procurer le coup d'œil de cette Isle charmante. Nous descendons à terre & nous nous avançons à travers les rochers jusqu'au bord d'une source claire qui sortoit du sein de la terre en murmurant. Que cette source est belle , dit Mlle. Worthon ! que ses ondes sont pures ! le cristal est moins clair ! Ah , repris-je , ces eaux , quelque pures qu'elles paroissent , renferment peut-être un poison mortel ! Votre défiance , me dit-elle , outrage la Nature ; croyez-vous qu'elle empoisonne ainsi ses bienfaits ? Il faudroit bien des preuves pour justifier de pareils soupçons. Il m'est aisé d'en donner , repris-je avec vivacité ; par exemple , la Nature a formé vos yeux pour être l'image de la douceur , de la candeur , & cependant ces yeux cruels sont le tourment

des cœurs & l'écueil de la raison. Pourquoi vous a-t-elle formée si belle, pourquoi m'a-t-elle donné un cœur si tendre, si elle a versé dans le vôtre les glaces de l'indifférence ? Car je ne puis vous le cacher plus long-temps ; & je ne veux pas perdre en vains discours des momens trop courts & trop précieux. Belle Worthon, je vous adore : cette expression est à peine assez forte pour peindre les sentimens que vous m'inspirez. Oui, mon amour est une adoration véritable ; je vous préfère à l'univers, à moi-même. Je remets ma destinée en vos mains ; c'est de vous que j'attends mon bonheur ou l'arrêt de ma mort. Vous savez qu'un homme tel que moi ne hazarderoit pas l'aveu d'une passion passagère : j'en ai étudié les progrès ; & je ne vous la déclare que lorsque je suis certain de garder le ferment que je fais de ne vivre que

pour vous. Je vous offre un cœur que la plus legere étincelle de tout autre amour n'a point profané ; & je me crois digne de vous , si un homme peut l'être. Cet aveu , me dit-elle , flatte mon orgueil ; le cœur d'un Philosophe est un présent rare , & dont une femme doit s'honorer. Je ne fais point l'art de me déguiser ; c'est un talent de mon sexe que je n'ai jamais pu faisir , & je vous avoue 'que j'ai ressenti pour vous les premiers transports d'une passion que je crois véritable ; mais songez que je suis assez maîtresse de moi-même pour l'étouffer , si quelque foiblesse vous ôtoit mon estime. Laissez-moi le temps de vous étudier , & foyez sûr de mon cœur si vous le méritez.

Cette réponse me mit au comble de mes vœux. Dans mon premier transport je tombai à ses genoux : oui , lui dis-je , idole de mon ame , je ferai

digne de toi : c'est dans tes yeux , c'est dans ton cœur que je puiserai la vertu ; il en est le sanctuaire , & c'est elle que j'adore en t'adorant.

On vint bientôt nous avertir qu'on alloit lever l'ancre. Nous remontâmes dans le vaisseau. Worthon y rentra la rougeur sur le front. On lisoit dans ses yeux la scène qui venoit de se passer. La joie la plus pure éclatoit dans les miens. L'amour y avoit peint son triomphe.

Nous n'étions pas encore en pleine mer , lorsque l'air commença à s'obscurcir , les vagues se grossirent , la mer se fronça avec un murmure effroyable ; les vents se déchainèrent avec fureur ; en un mot , tous les élémens conjurés nous menacerent d'une perte inévitable. Les passagers remplissoient l'air de cris effroyables ; & ce qui m'effrayoit le plus , les Matelots avoient

changé leurs blasphêmes en prieres : ils offroient au Ciel des vœux qu'ils devoient bientôt oublier.

Je tremblai, non pas pour mes jours (le Ciel m'en est témoin) mais pour ceux de ma chere Worthon. Je la voyois tranquille au plus fort de la tempête, regarder d'un œil ferein les vagues mugissantes qui se brisoient contre le vaisseau. Cette fermeté me donna la plus haute idée de son courage, & m'enflamma de plus en plus. La tempête se calma tout-à-coup, & la sérénité du Ciel se répandit dans tous les yeux.

Un vent favorable enfla les voiles & nous porta en peu de temps à *Sanfago*. Les amis de mon pere m'y attendoient avec impatience. Ils me reçurent avec cette affection tendre & naïve, qui seule peut s'exprimer naturellement. Je compris que le changement du climat produisoit une révolution sensible

dans les mœurs ; & la cordialité de ces bons Américains me sembla mille fois préférable à la politesse des Européens.

Mon premier soin , fut de prendre possession de la charge que la Cour m'avoit accordée ; j'entrai ensuite dans le détail des affaires de mon pere ; j'y vis regner cet ordre que produit dans le Commerce la probité éclairée par la prudence : & délivré en peu de jours de ce préliminaire embarrassant, je crus pouvoir donner tous mes soins à mon amour.

Je devins assidu auprès de Mlle. Worthon. Son oncle qui connoissoit sa vertu ne la captivoit point. Il nous laissoit souvent tête à tête , & me donnoit le soin de charmer les ennuis de sa nièce en son absence. Que cet ordre m'étoit doux ! Que l'amour méloit de charmes à nos entretiens. Aux genoux

de la belle Worthon j'oublois l'univers : je m'oublois moi-même. Je lui disois souvent : unique objet de mes pensées, cher principe de ma vie, non ce n'est que par vous que je respire. Tout mon être se confond dans le vôtre. Ah ! comment ai-je pu vivre sans vous connoître, sans vous adorer. Mon existence étoit alors au dessous du néant, & les jours que j'ai passés loin de vous, étoient des jours perdus pour le bonheur.

J'osai bientôt déclarer ma flamme & mes desseins à M. Jorthey, (c'est ainsi que se nommoit l'oncle de Mlle. Worthon,) je vous estime, me dit-il, vous êtes digne de ma nièce, & je la crois digne de vous. Cette alliance est l'objet de mes vœux ainsi que des vôtres, mais je ne puis rien faire sans l'aveu du Gouverneur. Il m'honore de sa confiance. Vous savez avec quelle précau-

tion on doit ménager un homme de son rang. Un Gouverneur est un Roi , je dirois presque un Dieu , dans une Contrée trop éloignée des yeux de la Cour. L'autorité qu'on lui confie lui devient personnelle. Il est despote ; il seroit cruel impunément. Il se proposoit de choisir à ma nièce un époux de sa main. Je désire qu'il jette les yeux sur vous. Je vous réponds de son estime , s'il peut vous connoître.

Ce délai étoit cruel pour un amour aussi violent que le mien. Mais j'en sentoïis la nécessité. Il fallut captiver ma passion pour quelque temps sous le joug de la raison. M. Jorthey me présenta au Gouverneur. Quoique le personnage de courtisan fut nouveau pour moi , je le jouai sans bassesse , & j'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attirai sa confiance. Il daignoit me consulter sur les affaires les plus épineuses. En un mot,

mot, il me traitoit avec tant d'égards, que M. Jorthey lui-même en parut jaloux. Le cœur d'un Souverain coûte bien cher au Courtisan qui peut s'en emparer. C'est se déclarer l'ennemi de toute la Cour, que d'être le confident du maître. C'est dans les Palais que l'envie a fixé son séjour. Elle se mêle à l'air qu'on y respire, & verse dans tous les cœurs un poison mortel ; jeune & sans expérience j'ignorois cette vérité, & ne croyois pas que l'amitié des grands fût plus dangereuse que celle du reste des hommes. Je l'appris bientôt ; mais que cette leçon me coûta cher ! Je venois de quitter ma chere Worthon, & je rentrois chez moi tout occupé de son image. Je me jette sur mon lit. J'y cherchai en vain un sommeil que mes inquiétudes écartoient de mes paupieres. L'Amour méloit cependant à ces inquiétudes même une douceur inexprimable.

C

Un Domestique entre tout-à-coup dans ma chambre, me tire de la rêverie profonde où j'étois plongé , & m'annonce qu'un inconnu demandoit à me parler ; qu'il s'agissoit , disoit-il , d'une affaire importante , qu'un délai d'un moment mettroit ma vie en danger. J'ordonnai qu'on le fît entrer, & après avoir écarté tout témoin suspect , je lui demandai le sujet d'une visite si imprévue. Ce billet vous en instruira, me dit-il ; il étoit tracé par la main que j'adorois ; je l'ouvris avec impatience, & j'y lus ces mots.

„ Vous avez des ennemis , ils vous
 „ ont accusé de tramer une conjura-
 „ tion contre le Gouverneur , vous
 „ allez être arrêté ; les supplices les
 „ plus affreux vous sont réservés. Fuyez
 „ au nom de l'Amour , & prévenez
 „ votre mort & la mienne. Le Por-
 „ teur vous dira le reste... Worthon.

il faudroit souffrir en effet, la mort la plus affreuse, les tourmens ne m'arracheroient pas un soupir; ses larmes traceroient sur mon tombeau l'építaphe la plus glorieuse. Que m'importe l'estime de la postérité? je n'ambitionne que la sienne, elle fait toute ma gloire.

Tel est l'amour : il éteint tout autre sentiment. Un véritable amant ne voit dans la Nature que ce qu'il aime; il adore comme vertu tout ce qui lui plaît, & tout ce qui le blesse est un crime à ses yeux.

Enfin, après une marche assez longue, dont l'amour adoucissoit les fatigues, nous apperçûmes les murs de *Sanfago*. Je soupirois en revoyant cette Ville, qui renfermoit le seul objet de mes vœux. Je frémis lorsque je songai qu'elle avoit presque été le théâtre de ma honte.

Le soleil étoit au milieu de sa cour-

se, & je résolus d'attendre sa chute pour entrer dans la Ville à la faveur des ténèbres naissantes; je me séparai de mon domestique pour m'abandonner à mes réflexions, & je m'enfonçai dans un bosquet, au milieu duquel la Nature avoit formé un berceau d'arbres, dont la verdure, nourrie par une seve puissante, ne craignoit point l'injure des saisons.

Ce fut alors, que plongé dans la mélancolie la plus profonde, j'exhalai toute ma douleur en plainte contre la destinée; ma rage se tourna enfin toute entière contre le Gouverneur, & sans réfléchir qu'une indiscretion pouvoit me perdre, cruel ! m'écriai-je à haute voix, c'est donc ainsi que sur un simple soupçon, tu flétris l'innocence, & tu veux l'immoler. Tu crois ma mort certaine, tu triomphes en idée, mais je respire encore, & si l'amour ne retenoit mon bras....

bras.... Je fus interrompu par un homme qui m'avoit écouté. Ce transport me charme , me dit-il, c'est avec raison que tu te plains du Gouverneur, c'est un traître, c'est un tyran. Le soleil ne l'éclaire qu'avec horreur, il infecte l'air que nous respirons , & ses crimes font pleuvoir sur cette malheureuse Contrée, tous les fléaux de la vengeance céleste. A ce début fanatique, il ajouta d'autres discours envenimés par tout ce que la haine a de plus amer. Enfin, prenant un ton mystérieux, écoute, me dit-il... (mon déguisement lui fascinoit les yeux) né dans cette Contrée, tu ne dois fléchir qu'en frémissant sous le joug qu'on t'impose, j'entrevois dans tes yeux enflammés une haine implacable pour tes tyrans, & un desir secret de rendre la liberté à ta patrie. Le tyran s'est fait également haïr des habitans de cette Con-

D

trée & de ses compatriotes, & il n'est pas un homme qui ne baifât la main, qui verseroit son sang. Le projet en est formé, toutes les mesures sont prises, seconde nos desseins; je te réserve l'honneur des premiers coups, si tu te sens capable d'une résolution assez ferme pour être l'instrument de nos projets : trouve-toi vers le milieu de la nuit dans la maison de Sowhenton, que tu dois connoître, c'est-là que nous armerons ton bras du glaive qui doit immoler l'oppresser de ta patrie. Entre dans la Ville, & souviens-toi de te trouver au rendez-vous.

Je le suivis, j'entrai dans la Ville, mon Domestique marchoit quelques pas derriere moi. Notre déguisement eut l'effet que nous nous en étions promis. Nous ne fumes pas reconnus. L'inconnu me quitta en exigeant de moi une promesse de me retrouver au rendez-vous.

Ses discours me firent horreur. Je rougis même de haïr un homme dont tout le crime étoit d'être trop crédule. Hélas ! disois-je , son aveuglement est excusable. L'entrée des Palais est fermée à la vérité. Le crime s'y introduit paré des dehors de l'innocence ; il en chasse la vertu chargée de toute l'ignominie attachée au vice. Si le Gouverneur connoissoit combien je suis éloigné des desseins dont on m'accuse , il me rendroit justice ; il effaceroit la tache imprimée à mon nom. Ah ! le Ciel m'offre une occasion favorable de me venger de lui en sauvant ses jours , & de dissiper ses soupçons injurieux. Allons lui découvrir le complot qu'on forme contre lui. Ouvrons ses yeux : montrons-lui le précipice qu'on creuse sous ses pas. Il me rendra son estime , & peut-être , (ô Ciel ! couronnez mon espoir) peut-être la main de la ver-

richeuse Worthon fera le prix de ce bienfait.

Je me présente à la porte du Palais. Les domestiques du Gouverneur trompés par mon déguisement , me rebutent. Le mépris, vous le savez, est le partage de la misère. Je réitère mes instances. Enfin , on m'annonce au Gouverneur. Il m'accorde un moment d'audience. J'entre dans son appartement. Quel sujet t'amène devant moi , me dit-il ? Ouvrez les yeux, repris-je aussi-tôt , reconnoissez cet homme que vous avez injustement persécuté, qui a dérobé sa tête à votre vengeance , que vous avez cru mort, & qui vient vous desfiller les yeux & vous donner des preuves de son zele. Ah ! malheureux , s'écria-t-il , viens-tu me punir de toutes mes bontés, & me plonger le poignard dans le sein ? Eh ! quoi, repris-je, votre illusion n'est pas encore

dissipée ; arrachez enfin de vos yeux
 le bandeau de la séduction. Ne ferez-
 vous crédule , que lorsque mes enne-
 mis me noirciront par les calomnies
 les plus atroces. Votre oreille trop fa-
 cilement ouverte aux discours de l'envie ,
 se fermera-t-elle aux cris de l'innocence ?
 Je me livre en vos mains ; punissez-
 moi si vous le voulez d'un crime ima-
 ginaire. Mais avant de m'envoyer au
 supplice , écoutez des conseils dont
 dépend la sûreté de vos jours. On conf-
 pire contre vous ; on a voulu m'en-
 gager dans la conjuration. Ce soir , les
 traîtres doivent s'assembler dans la mai-
 son de Sowhenton. Si vous ne préve-
 nez leurs complots , vous êtes perdu.
 Jugez par l'avis que je vous donne , si
 mon cœur est capable d'enfanter les
 desseins qu'on m'avoit imputés.

Le Gouverneur m'embrassa avec trans-
 port. Quoi , dit-il , je dois la vie à

un homme que j'ai voulu faire expirer au milieu des supplices ! mon ennemi me force à la reconnoissance ! quels momens pour un cœur sensible ! Ce châtiment égale s'il se peut mon injustice : mais ce n'est pas assez. Puisque vous vivez, puisque le Ciel m'a épargné un crime en vous déroband à ma vengeance , je veux la détourner sur les perfides , dont les discours empoisonnés m'ont environné des pieges du crime , ont armé mon bras contre l'innocence. Je veux bannir de tous les esprits ces soupçons injurieux. Je vous ai peint comme un monstre ; je leur ferai voir mon libérateur. Ils auront horreur de ma persécution. Mais enfin , aux yeux de l'honnête homme , c'est le crime qui deshonne , & non pas l'aveu qu'on en fait : & dut toute cette Contrée, & ma patrie même, abhorrer ma mémoire , je dois à votre inno-

cence cette réparation authentique.

Oui , fans doute , elle m'est due , repris - je aussi - tôt ; mais bornez - la je vous prie à effacer la tache que vous avez imprimée à mon nom ; & ne tournez pas votre courroux contre mes ennemis , ils n'en font pas dignes. Ils vous ont appris à ne prêter l'oreille qu'avec défiance aux discours des flatteurs. Cette leçon seule vaut leur pardon. Ils feront assez punis lorsque mon innocence sera reconnue. L'éclat de la vertu est le supplice du crime.

Cette grandeur d'ame donne un nouveau lustre à la vôtre , interrompt le Gouverneur ; elle redouble la confusion dont je suis accablé ; elle aiguise la pointe du remords qui me déchire. Mais je veux , à force de bienfaits , effacer s'il se peut de mon esprit , le souvenir de l'arrêt injuste qui vous a flétri ; je veux que cette main qui l'a signé ,

ne travaille désormais qu'à votre bonheur. Vous savez que je suis assez puissant à la Cour. Je détournerai désormais sur vous-même toutes les faveurs qu'elle me prépare. Je veux que dans toute cette Contrée vous marchiez mon égal ; que votre nom y soit adoré ; hélas ! je n'ai jamais réussi qu'à me faire craindre. Vous regnerez dans tous les cœurs , tandis qu'une odieuse politique me soumet à peine des esprits foibles & timides.

L'ambition, lui dis-je , est le supplice des cœurs foibles. Pour moi je ne porte pas mes vues si haut. Une félicité obscure est l'objet de mes vœux. La Nature, en me donnant le jour, m'a placé dans cette sphère d'hommes, qui sans ressentir les rigueurs de l'indigence, n'éblouissent point le vulgaire par un faste imposant. C'est là que je crois le centre du bonheur tel qu'on peut le

rencontrer dans ce monde ; & je m'en écarterai moins en descendant plus bas , qu'en m'élevant plus haut. Mon dessein n'est pas de me fixer dans un pays où j'ai été flétri par l'horreur du soupçon. L'ombre même du crime blesse mes yeux. Je n'aspire qu'au moment où je pourrai quitter la Jamaïque, & lui enlever un trésor qui m'est plus précieux, que tout ce que ma famille possède en ces climats.

Le Gouverneur déploya toute son éloquence pour ébranler ma résolution ; il me fit entrevoir une fortune immense, des honneurs sans bornes ; enfin, un bonheur inaltérable. Qu'allez-vous chercher dans votre patrie, ajoutoit-il, vous y trouverez des amis attachés à votre fortune, aussi inconstans qu'elle. Votre espoir seroit plus solidement fondé sur l'amitié d'un homme qui fut votre ennemi , qui a reconnu son erreur, &

qui n'épargnera rien pour la réparer d'une manière digne de lui. Ces promesses flatteuses ne fascinerent point mes yeux. Mais de peur de mêler trop d'amertume à mes refus, je feignis de flotter dans l'incertitude, & lui demandai quelque temps pour me déterminer.

Cependant l'heure fatale approchoit, où les conjurés devoient s'assembler : il est temps, lui dis-je, d'arrêter ce complot ténébreux. L'orage se forme; la foudre gronde autour de vous : prévenez le coup qui doit vous frapper.

Le Gouverneur envoie aussi-tôt le chef de ses Gardes, à la tête de quelques foldats, avec ordre d'entrer sans bruit, s'il étoit possible, dans la maison que je lui avois indiquée, de prêter l'oreille aux discours des conjurés, de les saisir, & de remettre entre ses mains tous les papiers dont il pourroit

s'emparer. Ce chef des Gardes étoit un homme adroit & capable d'une pareille commission. En effet, nous le vîmes entrer quelque temps après, tenant d'une main la liste des conjurés, de l'autre le poignard qui devoit être l'instrument de leur attentat. Je vous les amène, lui dit-il, voici leurs noms, voici le plan de leur complot. Frémissez à cette lecture. Hélas ! ces flatteurs, à qui vous avez prodigué votre confiance, sont des tigres altérés de votre sang. Cette Worthon, cette même Worthon que vous avez accablée de bienfaits.... Hé bien ! m'écriai-je, aussi-tôt..... C'est elle qui a ourdi la trame de ce projet affreux. Tais-toi, perfide, repris-je avec horreur, & ne confonds pas avec des traîtres, la femme la plus vertueuse que le Ciel ait formée. Vous m'accusez de mensonge, me dit-il, peut-être en croirez-vous vos yeux. Il fait

entrer aussi-tôt les conjurés , à la tête desquels je vis paroître Worthon.

Peignez-vous mon étonnement. Je restai long-temps immobile & comme frappé de la foudre. Je jettois sur elle des regards mêlés de compassion, d'horreur & d'amour. Les habits de Sauvage dont j'étois encore revêtu , & sur-tout l'image de ma mort , toujours présente à ses yeux , l'empêcherent de me reconnoître. Elle entra avec cette fierté qu'inspire l'innocence : ô Ciel ! disois-je en moi-même, puis-je voir briller sur son front les rayons de la vertu, quand le poison du crime infecte son cœur ?

Elle tourna sur le Gouverneur un œil menaçant. Oui, dit elle, j'ai conspiré contre tes jours. Tu n'as pas besoin de l'appareil des tourmens pour m'arracher cet aveu. Il fait toute ma gloire. Est-ce un crime de délivrer la

terre d'un monstre qui est le fleau de l'innocence. La tête d'un tyran, dont le joug nous opprime, est le plus beau présent qu'on puisse offrir au Ciel. Songe au malheureux Sydney, qui fut la victime d'une injuste vengeance. Un simple soupçon a dicté l'Arrêt qui a flétri la mémoire du plus vertueux des hommes. L'échaffaud étoit préparé, & si par une mort moins indigne de lui, il n'avoit prévenu ta vengeance, on auroit vu la vertu même chargée de tout l'opprobre du crime, expirer sous ses coups. J'ai voulu venger son trépas. J'ai rassemblé ces Citoyens que divers intérêts animoient contre toi. Une juste haine les altéroit de ton sang; un amour plus violent encore & plus juste, m'inspira le dessein de le répandre, & cette nuit même devoit être pour toi une nuit éternelle. Venge-toi; un homme tel que toi doit frap-

per fans examen. Hâte tes coups ; délivre-moi de l'horreur de voir le meurtrier de mon amant. Mon seul regret en expirant , fera de ne l'avoir pas vengé. Hélas ! en me rejoignant à lui dans l'ombre de la mort , je ne l'aborderai qu'en rougissant. Mais il fait que ce monde est couvert des trophées du vice , & qu'à ce titre tu dois y régner.

Mon cœur se brisoit , je ne pus me contenir. Je me précipitai dans ses bras. Reconnoissez , lui dis-je , cet amant que vous avez pleuré. Faut-il que le bruit de ma mort vous coûte votre innocence ? Hé ! puis-je vous accuser d'un crime que l'amour vous inspira.

A peine je finissois ces mots , qu'un conjuré me repoussa avec horreur. Voilà , lui dit-il , voilà le traître qui a tout révélé. Je l'ai cru digne de servir nos desseins. Je lui reservois l'honneur des premiers coups ; & le perfide nous a perdus.

Ingrat, s'écria Worthon, en me foudroyant d'un regard courroucé, quand je veux venger ta mort, quand j'expose mes jours, quand je te sacrifie ma gloire & mon innocence, quand je me charge pour toi de toute l'ignominie attachée au crime, c'est toi qui dresse mon échaffaud. Acheve & fois mon bourreau. Prends ce poignard que je dus plonger dans le sang de ton persécuteur. Perce ce cœur qui fut assez coupable pour t'aimer. Tu balances..... Ah ! cruel, c'est peu de verser mon sang, tu veux qu'il coule au milieu de l'opprobre, & que tout un peuple, présent à mon supplice, soit le spectateur de ta joie barbare..... Mon cher Sydney, au nom de cet amour qui dispose encore de mes derniers soupirs, épargne-moi l'horreur de cette mort infâme. Mon trépas est mon triomphe si j'en reçois le coup de ta main.

Je tombai à ses pieds anéanti de douleur & privé de sentiment. Le Gouverneur courut à moi, me releva. Je repris l'usage de mes sens. Mes yeux en se rouvrant se tournèrent vers l'infortunée Worthon : je rencontrai les siens. Je crus à travers de la fureur dont ils étoient animés, démêler un reste de pitié. Je ferrai la main du Gouverneur. Mon cher Sydney, me dit-il, ne craignez rien pour les jours d'une femme, dont le seul crime est de vous avoir aimé. Le mien étoit plus affreux. Je vous ai haï : je vous ai persécuté. Je lui pardonne. Cet effort doit vous suffire. Mais ce n'est pas assez pour moi. Ses complices ont voulu vous venger, ils chérissoient votre mémoire. La cause de leur crime étoit trop belle pour les punir, qu'ils soient libres ; qu'ils vous chérissent & qu'ils ne m'abhorrent pas.

Worthon fut ramenée chez son oncle.

cle. Les conjurés se disperserent dans la Ville , & repandirent le bruit de cette action généreuse. Les plus grands ennemis du Gouverneur ne purent lui refuser le tribut de leur admiration ; & ce fut dès ce jour qu'il commença à regner dans les cœurs.

M. Jorthéy étoit déjà informé d'une histoire qui auroit dû être enveloppée pour jamais dans l'ombre d'un éternel silence. Il avoit frémi au récit qu'on lui avoit fait de l'attentat de sa nièce. Violent , inflexible dans sa colere , il se préparoit à signer de sa propre main , l'Arrêt qui devoit la condamner à la mort. Il croyoit par cet effort stoïque , qui révolte la Nature , effacer la tache imprimée à son nom. Il rougit lorsqu'on lui annonça que le Gouverneur avoit respecté les jours de l'aimable Worthon , & que tout étoit pardonné. Ah ! perfide , lui dit-il, en la voyant, ose-

E

tu te présenter devant moi , le front couvert de l'opprobre du crime , & le cœur brûlant encore des feux détestables qui te l'ont inspiré. L'horreur, l'ignominie, la mort, voilà les funestes présens que tu m'as apporté de l'Europe. Que ne reservois-tu tes forfaits pour ta Patrie. Le bruit n'en auroit peut-être pas frappé mes oreilles ; j'aurois fini ma carrière avec honneur, & je n'aurois pas emporté au tombeau l'opprobre qui m'accable. Tu rougis ; des pleurs de rage coulent de tes yeux. Que m'annonce ce désespoir ? est-ce le repentir de ton crime qui l'excite , ou le regret de ne l'avoir pas couronné ?

Ah ! dit-elle, c'est le désespoir de survivre à tant d'horreur ; d'avoir sacrifié ma gloire & la vôtre au plus ingrat, au plus cruel des Hommes ; & d'être redevable de ma vie à celui dont je voulois verser le sang. Ce pardon injurieux

m'accable plus que tous les tourmens que j'avois mérités. Je viens chercher dans vos bras , la mort que mon barbare amant & ce Gouverneur impitoyable m'ont refusée. Un juste courroux vous anime contre moi. Lavez dans mon sang, l'opprobre d'une illustre famille. Percez ce cœur qui brûle encore d'un feu que la mort seule peut éteindre. Cet amour a fait mon crime ; craignez-en les suites, tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines.

Je saurai les prévenir, reprit Jorthey, d'un ton menaçant, & il se retira.

Pour moi, l'horreur dont cette scène m'avoit frappé, m'arracha des bras du Gouverneur. Il voulut me retenir, je le rebutai avec aigreur, je sortis furieux du Palais, & j'allai cacher mon désespoir dans l'endroit le plus réculé de ma maison. Ce fut là que j'exhalai ma douleur en plaintes contre le Ciel.

en reproche contre moi-même. Quoi ! disois-je, ma fatale imprudence a trahi ce que j'ai de plus cher au monde ! j'ai livré ses jours à l'ignominie, & peu s'en est fallu, aux mains d'un infame bourreau. Devois-je être son accusateur ? Quel crime puis-je lui reprocher, que de m'avoir adoré ? L'amour armoit son bras contre mon persécuteur. Je lui ai arraché le poignard, je l'ai tourné contre son sein. Ah, Ciel ! de quel front oserois-je me montrer à ses yeux ! cette bouche charmante qui m'exprimoit sa passion avec tant de douceur, ne me donnera donc plus que les noms de lâche, de traître, de parjure.

Dans ce moment, Huston, mon fidèle domestique, entre dans mon appartement. Monsieur, me dit-il, avec expressement, je viens d'apprendre que Mr. Jorthey a desherité sa nièce,

il se prépare à la renfermer dans un Couvent de *Port-Royal* (a) où ses yeux condamnés aux larmes, ne reverront jamais le jour. Ce soir même, elle doit partir escortée par trois gardes. Songez à ce que vous devez faire dans cette circonstance critique.

Hé bien, lui dis-je, te sens-tu assez ferme pour me seconder dans le dessein que le désespoir m'inspire. Vous devez me connoître, reprit-il... Oui, je suis sûr de toi, & je t'estime assez pour t'ordonner de me suivre. Il faut enlever ma maîtresse & lui rendre la liberté. Puisque son oncle la prive de ses biens, c'est à moi de faire son bonheur, & de réparer tous les maux que je lui cause. Ce soir nous fortirons de la Ville, & nous l'attendrons sur le chemin; nous attaquerons ses gardes. Mais, épargnons

(a) *Porte-Royal*, est une Ville de la Jamaïque.

le sang, s'il est possible. Je fais qu'un Vaisseau se prépare à faire voile pour la France; vas prévenir le Capitaine que nous nous rendrons à son bord au déclin du jour, & reviens aussi-tôt.

Cette résolution vous paroît violente; vous rougissez de l'excès de mes fureurs, j'en rougis moi-même; je fais que j'aurois dû réfléchir sur les suites d'une pareille entreprise; que je devois étouffer un amour qui a fait de ma vie un tissu de malheurs; mais vous le savez, les passions mesurent leur violence à la force des esprits qu'elles dominent; elles agissent foiblement sur un cœur foible; elles déploient tout leur pouvoir sur une ame élevée & sensible. Je ne pus contenir les transports dont j'étois agité. Je ne pris conseil que de mon désespoir. Après les orages dont mon cœur avoit été la proie, la raison ne pouvoit y rétablir le calme. Le

bandeau de l'amour me cachoit le précipice où j'allois me jeter ; il le couvroit de fleurs : & quelques rayons trompeurs d'une fausse espérance , me faisoient entrevoir la plus agréable perspective.

Cependant , Huston arrive , nous nous armons , nous montons à cheval , & nous allons nous poster à deux lieues de *Sanfago*. Le soleil étoit prêt à se plonger dans les ondes , & mon impatience hâtoit le moment où je devois arracher l'objet de mon amour des mains de ses tyrans. Bientôt nous appercevons la voiture fatale qui portoit ce trésor précieux. Trois gardes l'escortoient , nous les attaquons l'épée à la main , les lâches s'enfuient , & nous épargnent l'horreur de tremper nos mains dans le sang. Worthon ouvre la portiere ; quoi ! c'est vous me dit-elle.... ingrat ! oui , c'est moi , c'est ce traître , qui , après vous avoir livré à la mort , viens bri-

fer les fers qu'on vous prépare. Ah ! que n'ai-je pu verser tout mon sang pour payer les larmes que je vous ai coûtées. Le Ciel a veillé sur mes jours, il vous les destine ; écoutez, les momens sont chers. Je fais que vous êtes deshéritée , je suis l'auteur de votre infortune, c'est à moi de la réparer. L'arrêt cruel qui vous deshérite, vous donne la liberté de disposer de vous-même. Donnez moi votre main, ma fortune, mon cœur, tout mon être est à vous.

Quel horrible présent prétends-tu me faire, reprit-elle indignée ; après m'avoir réduite à l'horreur de recevoir un pardon honteux de la bouche d'un homme que j'abhorre, tu veux me forcer à traîner avec toi des jours tissés d'opprobre & d'amertume. Qu'ai-je besoin de tes biens ? Vas, épargne-moi l'horreur de te voir , c'est le seul bienfait que j'exige de toi. Je m'enfon-

perai dans ce désert , j'y ensevelirai ma honte & mon désespoir , j'y trouverai cette mort que ta cruauté m'a refusée. Les bêtes féroces qui l'habitent, s'abreuvront de mon sang , elles dévoreront mes membres palpitans, & dans l'excès de leur rage, elles me paroîtront moins barbares que toi.

Ces reproches ne m'étonnerent point, je m'y étois attendu. Hé bien ! repris-je , je consens à vous perdre, je l'ai mérité : je souscris moi-même à l'arrêt de ma mort. Mais souffrez que je vous reconduise chez votre oncle, que je le fléchisse, que je brise ce cœur impitoyable, & qu'en vous disant un éternel adieu, j'aie du moins la douceur de vous assurer des jours tranquilles dans le sein de la Nature.

Ah ! reprit-elle, n'en as-tu pas étouffé la voix dans son cœur. Je suis l'opprobre du monde, l'horreur de la Na-

ture ; voilà ton ouvrage. Tu veux en vain le réparer , il n'est plus temps ; laisse-moi la maîtresse de mon fort , il fera bien-tôt terminé. Fuis , si tu ne veux pas être le témoin de ma mort. Ah ! ce spectacle est digne de tes yeux.

Je tombai à ses genoux , je les arro. fai de larmes , rien ne put la fléchir ; & plus irritée encore de mes instances , elle se jette sur mon épée , elle la tourne contre son sein ; je la lui arrache. Ah ! cruel , me dit-elle , si tu m'arraches la mort , le seul bien que je desire , délivre-moi donc de ton aspect odieux , l'horreur de te voir peut me la donner. Fuis , & garde-toi de suivre mes traces.

Je restai confondu , anéanti ; mon domestique m'arracha du lieu de cette scène terrible. Nous reprîmes le chemin de la Ville ; je tournai souvent la tête & je voyois la furieuse Worthon

errer dans la campagne. Les cris dont elle remplissoit l'air frapportoient mon oreille & déchiroient mon cœur. Enfin, je la perdîs de vue, & je retombai dans la mélancolie la plus affreuse : des pleurs de rage tomboient de mes yeux égarés ; des sanglots pressés fortoient de ma bouche ; enfin, la douleur me suffoqua, & je tombai au pied d'un arbre , où je restai pendant quelques minutes sans donner le moindre signe de vie.

Les soins de mon domestique me rappellerent à la vie. J'entr'ouvris des yeux noyés de larmes ; ma voix se fit un passage , & prononça le nom de Worthon. Bientôt le souvenir de cette scène cruelle se retraça à mon souvenir. Hé bien ! me dit Huston, quel parti prenez-vous ? L'entreprise que vous venez de hasarder, va vous faire de nouveaux ennemis. Ah ! que me servira l'amitié des hommes, repris-je avec

transport, quand je suis odieux au seul objet que j'aime. Hé bien ! mon cher maître, fuyez cette Contrée funeste, qui fut le théâtre de vos malheurs. Etouffez une passion qui seroit pour vous une source intarissable de chagrins. Retournez dans votre patrie, mille objets pourront vous y distraire, & vous aider à remporter sur vos sens une victoire nécessaire à votre repos... Je sens l'importance du conseil que tu me donnes, mon penchant s'y oppose, mais je m'abandonne à toi ; sois sourd à mes plaintes, arrache-moi de ces lieux, entraîne-moi vers ce Vaisseau fatal qui doit me séparer pour jamais de ce que j'ai de plus cher au monde. Combats ma résistance, ne te rebute point : peut-être un jour je te devrai mon bonheur. Il me conduisit vers le port, nous montâmes dans le vaisseau ; on déploya les voiles vers le milieu de la

nuît, & le jour nous surprit déjà éloignés des bords de la Jamaïque. Mes yeux inquiets cherchoient encore sur la surface des ondes , ce rivage où je laissois la moitié la plus précieuse de mon être.

La navigation fut heureuse, & nous arrivâmes à Bourdeaux. Le récit qu'on m'avoit fait des merveilles de Paris, me fit espérer que ce spectacle, varié de tant d'objets, pourroit, en occupant mes yeux , rendre le calme à mon ame. Je me transportai dans cette Capitale. Hélas ! mon amour m'y a suivi , je porte par-tout le trait dont je suis déchiré. Je joue en vain la tranquillité aux yeux de mes amis. Hélas ! quand je suis rendu à moi-même , le poison qui me ronge reprend là toute sa force , énerve les ressorts de mon ame , & me replonge dans le néant de la mélancolie. Je n'ose retourner à Londres.

Je crains les reproches de mon pere : instruit de mes fureurs, je ne dois être pour lui qu'un objet de mépris & d'indignation.

Le Comte avoit écouté Sydney , avec cet intérêt qu'un homme sensible prend au sort de son semblable. On l'auroit vu tour à tour, pâlir, frémir, verser des larmes. Il lui témoigna combien il étoit touché de ses malheurs. Les miens, dit-il, n'ont point cet éclat qui étonne, qui remue les cœurs. Peut-être ne sont-ils pas moins cruels. La source en est la même. J'aime une femme que le sort a placée dans l'obscurité, & qu'il auroit dû élever sur le trône. Peignez-vous toutes les graces du corps, unies aux beautés mâles d'un esprit élevé & d'un cœur sensible. C'est la suivante de la Marquise d'Esmond ; elle cache en vain sa naissance. En la voyant, on juge aisément

que la bassesse de son état accuse le Ciel. Vous la verrez vous-même , & vous jugerez si elle n'est pas digne de l'hommage de tous les hommes. Hélas ! elle rejette le mien. Plongée dans la plus profonde mélancolie , elle rebute mes soins ; je ne la vois qu'à titre d'importun : son indifférence me désespère , & me plonge dans une langueur mortelle. Je souffre tous ces tourmens que vous avez éprouvé vous-même. Hélas ! le souvenir d'avoir été aimé , a pu en adoucir l'amertume. Pour moi aucune lueur d'espérance ne rend la vie à mon ame.

Sydney questionna le Comte sur quelques particularités de ses amours avec cette adorable inconnue. Il voulut en savoir les moindres circonstances , & connoître les mouvemens les plus imperceptibles de son cœur. Le Comte répondit à tout avec cette noble ingé-

nuité, qui prête à des vérités minuscules les graces les plus touchantes. Il trouva dans tous les discours de son ami, la même sincérité avec laquelle il s'étoit decouvert à lui. Ils se jugerent dignes l'un de l'autre, & résolurent désormais de n'avoir qu'une ame & qu'une même volonté. L'amitié les lia par les sermens les plus saints : l'Amour les entendit avec un souris malin, & jura de troubler cette union.

Le lendemain ils revinrent à Paris. Sydney, depuis quelques jours, avoit lié une connoissance assez étroite avec Madame la Marquise d'Esmond. Elle étoit parvenue à cet âge malheureux qui flétrit la beauté des femmes, & ne leur laisse souvent que les défauts de leur sexe, & le désespoir mortel de ne pouvoir plus les étaler impunément. Elle avoit fû dans sa jeunesse s'élever au-dessus de ce vulgaire de beautés fades

des & trompeuses, dont l'orgueil raffiné se cache sous les traits de la modestie. Peu jalouse d'établir l'empire passager de ses charmes dans les cœurs des hommes, elle s'étoit assurée un bien plus durable & plus digne de son ambition, l'estime des gens de bien. Un esprit cultivé, un cœur droit, une humeur douce & toujours égale, la faisoient adorer dans un âge où une femme est à peine respectée. Si l'on ne sentoit pas en la voyant ces prémices de la volupté, qu'une honnête femme ne peut inspirer sans rougir, on goûtait à l'entendre un plaisir plus pur & plus doux. Elle avoit entrevu dans Sydney un esprit élevé, qui ne se prêtoit qu'avec une espece de compassion aux brillantes bagatelles dont le monde est enchanté. Elle lui avoit fait cet accueil, qui semble vous inviter à une liaison plus étroite. Le Comte s'en

F

étoit apperçu. Mon cher Sydney, dit-il, la Marquise d'Esmond vous estime ; elle vous a vu à la Jamaïque ; vous avez renoué connoissance , & les anciennes liaisons en deviennent beaucoup plus étroites. Je suis sûr qu'elle ne dissimule pas avec vous. Faites vos efforts pour m'éclaircir sur le sort de son aimable suivante. Car c'est en vain qu'elle s'efforce de me persuader qu'elle est née dans l'obscurité. Si cela est vrai : c'est une injustice du sort que je dois réparer. Mais non, ses titres sont écrits dans ses yeux ; & la noblesse de ses traits , la candeur même qui respire sur son front, tout annonce en elle une naissance illustre.

Sydney lui promet de mettre tout en usage , pour découvrir un secret dont dépendoit le bonheur de son ami. Le soir même, il se trouva placé au spectacle dans la loge de Madame d'Es-

mond. Il fit adroitement tomber la conversation sur la manière dont elle conduisoit sa maison , & sur la sagesse avec laquelle elle l'avoit composée. L'aimable inconnue fut mise sur le tapis à son tour. Je n'ai pas encore eu le plaisir de la voir , dit-il , c'est un trésor avare de lui-même qui se cache aux yeux des hommes ; mais tout ce qu'on m'en dit m'enchanté , & je serois charmé de juger par moi-même , si elle n'est pas flattée dans le tableau qu'on m'en a fait : elle ne peut l'être , reprit la Marquise ; mais ce qu'on loue tant en elle , n'est pas ce qu'elle estime elle-même. Elle regarde la beauté comme un don funeste & empoisonné , que la Nature ne donne qu'en marâtre aux créatures qu'elle réprouve. Et si j'en crois les apparences , ses charmes sont la source de ses pleurs. Mais j'ai fait en vain mes efforts pour démêler

le secret de sa destinée. Tout ce que j'en fais , c'est que votre Patrie lui a donné le jour. Sydney rougit à ces mots : un trouble secret s'éleva dans son cœur , & se peignit dans ses yeux. Vous savez , poursuivit la Marquise , que mon époux , Anglais d'origine , & dont la famille possédoit encore quelques biens à la Jamaïque , fut obligé de s'y transporter , & que je l'accompagnai dans ce voyage. Je partis de *Sanfago* pour me rendre à Port-Royal : un orage nous surprit , les torrens qui tomboient des montagnes avec un bruit effroyable , nous obligèrent de chercher un asyle dans quelque Village. Nous apperçumes un Hameau composé de quatre cabanes de Sauvages , bâties entre des Rochers. Nous tournâmes de ce côté. Ces bonnes gens nous reçurent avec une cordialité dont je fus touchée jusqu'aux larmes. Ils prirent

de nous tous les soins que la Nature inspire aux cœurs qui n'en ont pas étouffé la voix. Ah ! Monsieur , que cette Nature est belle , lorsque l'art ne l'a point corrompue ! Quelle est pure dans ces heureuses Contrées ! Faut-il que l'Europe y ait porté les faux talens, les mœurs affreuses dont nous nous forçons un bonheur imaginaire , & qui en effet font notre supplice. Je trouvai dans cette cabane obscure l'asyle de la félicité & de la vertu. Mais quelle fut ma surprise , lorsque je vis paroître au milieu de ces bonnes gens une fille, qu'on eut prise pour une divinité dans des temps fabuleux. Je lui parlai : je remarquai dans toutes ses réponses, une délicatesse , une candeur qui me charmerent. Je l'interrogeai sur son sort, elle éluda mes questions avec adresse, & je trouvai en elle ce talent rare de cacher sans le secours du

menfonge, ce qu'on veut qu'on ignore. Je la priaï de me fuivre en Europe, & lui promis de lui faire un fort plus digne d'elle. Il me fallut effuyer bien des refus. Enfin, elle fe rendit à mes instances : je l'ai amenée dans cette Capitale, plutôt en qualité d'amie que de fuivante. Mais j'ai envain effayé de pénétrer dans fon ame. Elle dévore des chagrins qu'elle me cache. Elle me dérobe fes larmes ; & fouvent, lorsqu'elle affecte l'enjouement pour me tromper, un foupir la trahit. Je ne fuis point offensée de fa défiance : je refpecte fon fecret, & je ne l'afflige plus par des questions importunes. Mais je veux que vous la voyiez. Venez fouper chez moi : je la ferai paroître, & vous jugerez fi tout ce qu'on vous a dit d'elle, est au-deffous de la réalité.

Cette conversation avoit précédé l'ouverture du spectacle. La Marquise,

qui n'étoit pas jalouse d'imiter les femmes à la mode , & d'affecter l'ennui au milieu des plaisirs les plus doux , écouta la Pièce avec attention. Mais Sydney n'étoit occupé que de ce qu'il venoit d'entendre. Seroit-il possible , disoit-il , en lui-même , que cette adorable personne, dont la Marquise vient de m'entretenir, fut l'objet de ma flamme , & l'auteur trop chéri de mon supplice ! En effet, elle me l'a peinte avec des couleurs , qui flatteroient tout autre portrait que celui de la belle Worthon ! Elle seule mérite d'être appelée la merveille de la Nature , & l'honneur de son sexe. La Marquise ne prodigue pas en vain ses éloges : jamais la vérité ne fut altérée dans sa bouche , jamais elle ne fut souillée par la flatterie. Il se peut en effet, que Mlle. Worthon, après ces cruels adieux dont elle me foudroya, ait cherché un asyle dans

la cabane de quelque Sauvage , & que la Marquise l'ait arrachée d'un séjour si peu digne d'elle. O Ciel ! justifie mes conjectures ; réalise ce rayon d'espérance qui vient ranimer mon cœur anéanti. Mais si tu me rends cette moitié de moi-même , rends-moi la plus sensible à mes larmes. Porte le premier coup à son cœur , mes soupirs acheveront le reste. Appaise sa colere allumée par mon imprudence ; hélas ! je ne sens que trop la justice de ses reproches ; je l'ai trahie : mais est-il des crimes que l'amour ne puisse pardonner ?

On jouoit une Tragédie nouvelle , dans laquelle un Héros & une Princesse , après avoir été long-temps les jouets de la fortune , se rencontroient dans le moment même , où il ne leur restoit plus aucune espérance de se revoir. Ce coup de théâtre frappa Sydney ; la scène fut ménagée avec art , & jouée

avec chaleur. Elle produisit sur les sens du Philosophe , un effet qui faisoit l'éloge de l'Auteur de ce Drame. Il prit l'illusion pour la réalité. La persuasion passa de ses yeux dans son cœur. Non , dit-il , je ne doute plus que le fort ne puisse me rendre à ce que j'aime. Il se plait à rassembler ces deux illustres amans, après les avoir long-temps persecutés. Il a pu faire pour moi ce qu'il a fait pour eux ; & rien ne m'étonnera désormais.

Il sortit du spectacle , & monta dans la voiture de Madame d'Esmond. La Marquise fut étonnée de la mélancolie profonde où il paroissoit plongé. Elle ne pouvoit soupçonner la cause d'une révolution si subite. Elle la lui demanda avec ce ton discret, auquel on ne refuse qu'avec peine l'aveu d'un secret. Madame, répondit Sydney, cet air sombre ne doit pas vous étonner, c'est l'effet ordinaire

que produit en moi le récit d'un événement tragique mis en action sur la scène. Mes sens sont faciles à émouvoir, & la plus légère impression ébranle tous les ressorts de mon âme, & je vous avouerai, que jamais aucun spectacle ne m'a frappé si vivement que celui-ci. La Marquise ne pénétra pas plus avant. Ils arrivent à l'Hotel; la table étoit préparée, les convives rassemblés; à la vue de la Marquise, une joie douce & pure se peignit dans tous les yeux.

La Marquise demanda Angélique, (tel étoit le nom sous lequel Mlle. Wroth cachoit sa fortune & sa naissance) elle feignit d'avoir un ordre à lui donner. La belle Angélique s'avance avec cette modestie qui annonce tous les talens qu'elle s'efforce de cacher. Tous les yeux se tournent vers elle. Sa vue excite dans tous les cœurs, des transports

que le respect étouffe aussi-tôt. Sydney fut assez maître de lui-même pour ne pas éclater. Vingt fois il voulut se précipiter à ses genoux ; mais la crainte de donner à des étrangers une scène dont l'amour seul devoit être spectateur , modéra dans son cœur des mouvemens que tout autre que lui n'auroit pu domter. Il s'étoit fait une habitude de se vaincre lui-même. Ce fut dans cette occasion qu'il s'applaudit des efforts qu'il avoit fait pour y parvenir.

La tendre Worthon n'eut pas tant d'empire sur elle-même. Elle leva les yeux, elle les arrêta sur son amant. A cette vue, un froid mortel se glisse dans ses veines ; la pâleur de la mort se répand sur son front, ses yeux où l'amour éguisoit ses traits , s'éteignent tout à coup. Ses genoux tremblans se dérobent sous elle, elle tombe dans les bras de la Marquise ; on l'emporte, sa tendre

maitresse s'empresse elle-même à la secourir ; elle ne rentre qu'après l'avoir vu rouvrir ses beaux yeux languissans , soupirer avec effort , & enfin reprendre l'usage de ses sens. Sydney s'informe avec inquiétude de sa situation présente , & quand on lui annonce qu'elle est enfin revenue à elle-même , ses yeux reprennent leur sérénité , mais ce calme fut de peu de durée.

Pendant le souper , il retomba dans ses réflexions cruelles. Le Ciel me la rend , se disoit-il à lui-même , mais dois-je me plaindre ou m'applaudir de cette faveur ? Me la rend-il pour faire mon bonheur , ou pour redoubler mes tourmens. Hélas ! il me la rend plus belle que jamais ? Sa vue a enfoncé dans mon cœur le trait dont je suis déchiré ; elle a ranimé l'ardeur du feu qui me dévore , & je sens que ni la raison ni aucune puissance ne peut l'éteindre. Li-

vrons-nous à ce torrent qu'on ne peut arrêter. Ma destinée est d'aimer, & peut-être d'être odieux à ce que j'aime. Ciel ! quelle chaîne de malheurs ! quel avenir affreux s'ouvre à mes regards ! le passé ne m'a que trop instruit ; mais une expérience si lente est un foible remède pour un mal qui n'en connoît point d'autre que la mort.

Jusques-là, Sydney ne s'étoit pas souvenu qu'il avoit un rival ; les passions violentes dans leurs premiers transports, ne nous font envisager que les rapports que leur objet peut avoir avec nous ; elles écartent de notre esprit toute idée étrangère.

Mais quand les premiers mouvemens que la vue de Worthon avoit excités dans son cœur eurent perdu leur force, il fit un retour sur lui-même. O Ciel ! dit-il, ô dieux ! ma maîtresse, faut-il encore avoir pour rival, un homme que je chéris plus que moi-même. Ce malheur me

manquoit, & grace aux coups du sort, je puis maintenant défier sa colere, elle est épuisée. Ainsi, je ne pourrai plus, au sein de l'amitié, me consoler des rigueurs de l'amour. Il faudra me résoudre à haïr, à faire le malheur d'un homme qui m'auroit tout sacrifié. Foible & vaine amitié, à peine déjà puis-je découvrir dans mon ame quelque étincelle de tes feux, ceux de l'amour les ont étouffés.

La Marquise qui s'apperçut du trouble de Sydney, & qui plaignoit sa situation sans en connoître la cause, craignit que quelqu'un ne l'affligeât par quelque question indiscrete; & pour distraire les convives, elle épuisa tout ce que sa gaieté naturelle méloit d'agrémens à sa conversation. On remarquoit en elle cet enjouement qu'affectent en vain des esprits rongés d'inquiétudes, & qui naît du calme des passions.

Peu jalouse du titre de bel esprit, elle bornoit ses desirs à bannir l'ennui de son aimable société. Le venin de la médisance ne se mêloit point au sel de ses plaisanteries , (qualité rare dans une femme.) Jamais le fiel de la haine n'entra dans son cœur; ce cœur étoit le sanctuaire de l'humanité, & elle ne faisoit aucune différence entre un scélérat qui dépouille son semblable, & un médisant qui lui ravit sa réputation.

Cependant, on se leve de table, & Sydney, qui vouloit leur épargner l'objet insipide d'un homme mélancolique, disparoît tout à coup. Il se retire dans son hôtel, & se jette sur son lit, mais l'amour prit soin d'en écarter le sommeil, & déchira son cœur par mille inquiétudes. Je ne me plains point encore de ma destinée, disoit-il, si la haine seule regne dans le cœur de Worthon : je puis appaiser sa colere; le temps lui

même, qui affoiblit toutes les passions, peut l'éteindre insensiblement : & quand le courroux qui anime ses beaux yeux fera désarmé, je pourrai encore leur paroître aimable. Mais elle a vu le Comte ! que serviroit de me flatter ? N'a-t-il pas mille talens capables de séduire la vertu la plus severe, & puis-je le balancer dans le cœur de Worthon, quand elle me regarde comme le plus cruel de ses ennemis. Je ne puis me le cacher : le Comte a toutes les graces de sa nation sans en avoir les défauts. Je l'ai trouvé digne de mon amitié, moi qui suis si délicat dans le choix de mes amis. N'a-t-il pas pu exciter dans le cœur de ma maîtresse, un sentiment plus tendre & plus doux, un sentiment qui feroit son bonheur & mon supplice. Il se plaint en vain de ses rigueurs ; une femme vertueuse ne convient pas aisément de sa défaite ,
elle

elle ne hafarde cet aveu qu'après s'être affurée de la conftance de fon vainqueur. Eh Worthon... Ciel! feroit-il poffible, non je ne puis vivre dans cette incertitude, c'eft une torture effroyable. Je veux éclaircir ce doute, dut fa bouche adorable me prononcer l'arrêt de ma mort!

Il paffa toute la nuit dans l'agitation la plus cruelle, flottant entre l'efpérance & la crainte. Enfin, les premiers rayons de la lumière vinrent frapper fes yeux. Voilà donc, dit-il, ce jour fatal qui doit régler ma deftinée. Hélas! je ne fens que trop que ma carrière ne fera pas longue; le Ciel l'a femée d'horreurs, le terme en fera terrible. Je fuis Anglois : il femble que la Nature qui s'eft réfervé le droit de fixer le nombre des jours des hommes foibles, nous ait cédé cet empire fur nous-mêmes. Oui, fi je découvre enfin cette vérité affreu-

se que j'ai cru entrevoir , & que je cherche en tremblant , si mon rival m'a ravi le seul bien dont dépend le destin de mes jours : c'en est fait , je délivrerai la terre d'un fardeau odieux : mais le sang de ce rival confondu dans le mien , pourra mêler quelques douceurs à cette mort affreuse.

Vers le milieu du jour , il se transporta chez la Marquise d'Esmond. Madame n'y est pas , lui dit le portier , elle est allée jouir à la campagne de la beauté de cette journée. Mais , dites-moi , mon ami , reprit Sydney , a-t-elle mené Angélique avec elle... Non , Monsieur , Angélique , encore indisposée de l'accident qui lui arriva hier , est restée seule au logis. Sydney entre , se fait conduire à l'appartement de Mlle. Worthon ; il ouvre , il se jette à ses genoux , il colle sur sa belle main ses lèvres enflammées : elle fait un effort pour la

retirer, il la retient, il l'arrose de larmes; la douleur, la crainte, l'amour lui étouffent la voix, & ses transports ne s'exhalent que par de profonds soupirs. Ainsi, lui dit-elle, ma destinée est de retrouver par-tout l'auteur de mes maux. Ce sort implacable vous ramene en Europe pour rouvrir la source de mes larmes. Constant à me persécuter, vous me suivez de Contrée en Contrée, & vous m'offrez par-tout un objet odieux qui me retrace le souvenir de mon crime, & qui enfonce dans mon cœur le trait mortel du remords. Mais, que prétendez-vous? Quel est votre espoir? Croyez-vous que le temps & vos discours puissent affoiblir ma haine. Qui moi, j'aimerois un homme à qui j'immolerois ma vie & ma gloire, mon innocence, qui lui-même m'a trahie & m'a rendu l'horreur de la Nature. Je rallumerois dans mon cœur des feux

qui ont instruit mon bras au crime. Ah! s'il reste dans mon ame quelque étincelle de vertu, je dois craindre, je dois abhorrer cette flamme funeste, & en prévenir les effets.

O moitié de mon être, dont vous voulez en vain vous séparer, reprit Sydney, ne m'accablez point par des reproches si cruels. Se peut-il que l'amour n'ait pas justifié à vos yeux ma funeste imprudence. Hélas! quand je révélai au Gouverneur cette fatale conspiration, j'ignorois que l'amour en avoit ourdi la trame, & que la main qui devoit se tremper dans le sang de mon persécuteur, n'aspiroit qu'à me venger.

Barbare, répondit Worthon, & quel autre que moi auroit juré la perte de ton ennemi! quel cœur assez ferme auroit pu braver ainsi les supplices & l'infamie attachée à de pareils attentats, s'il n'eut été enflammé par l'amour? A

l'audace de ce dessein , ne devois-tu pas reconnoître ton amante ; ne devois-tu pas au moins avant de le révéler , en chercher la cause. Mais non , lâche , tu n'aspirois qu'à regagner la faveur de ton vil persécuteur : & dût couler le sang du juste & de ton amante , tu voulois remonter au rang méprisable de courtisan... Je sens que je m'emporte , & vous n'êtes pas digne de ma colere. Ne cherchez point à pénétrer mes sentimens , la haine seule regne dans mon ame , & si vous m'aimez , si vous ne voulez pas redoubler la haine qui m'anime , gardez-vous de vous montrer jamais à mes yeux ; laissez-moi ma douleur , mes larmes , ma honte & l'horreur de mes remords. Qui moi , repar- tit Sydney , moi vous abandonner dans l'état cruel où je vous ai réduit moi-même. Non , duffiez-vous m'accabler de toute votre colere ; dut ma résistance

me coûter la vie, je ne vous quitte point. J'avoue tous mes crimes, & je n'aspire qu'à les réparer. Je vous ai rendu horrible dans une contrée où la gloire de vos vertus vous avoit gagnée tous les cœurs : j'ai allumé contre vous le courroux d'un oncle qui vous a privé injustement des droits les plus sacrés de la Nature; c'est à moi de vous arracher d'un état obscur & indigne de vous. Cet hymen qui vous fait horreur, effaceroit bientôt un souvenir injurieux; & juste à mes yeux, vous la feriez aux yeux de tous les hommes; mais si vous rejettez ma main, si mon cœur est un présent indigne de vous, recevez au moins le don que je vous fais de tous les biens dont la Nature & la fortune m'ont comblés. Ingrat, reprit-elle, vous faites-vous un jeu de m'outrager; me croyez-vous une ame assez basse pour soupirer après ces vils présens de la for-

tune , qu'elle ne prodigue elle-même qu'à ceux qu'elle en juge indignes ? Pen-
 fez-vous que j'aspire à rentrer dans un
 monde où mon nom semble être le si-
 gnal du crime ? Non , je ne dois plus
 chercher que l'obscurité, l'oubli & la
 mort. J'attends cet instant heureux, où
 mon ame affranchie du joug d'un amour
 coupable, ira s'épurer au sein de la ju-
 stice même. Pour vous, vivez, soyez
 heureux ; vous pouvez l'être si vous êtes
 sans remords, si vous pouvez bannir de
 votre esprit agité , le souvenir d'une
 trahison moins excusable peut-être que
 mon crime. Si la vertu vous touche ,
 vous devez m'avoir en horreur & m'ou-
 blier pour jamais.

Tant de résistance indigna Sydney ,
 il passa tout-à-coup de la soumission à la
 fureur. Femme cruelle, lui dit-il, je fais
 que je suis coupable, mais vos yeux
 ont lu dans mon cœur ; ils ont vu les

remords dont je suis déchiré ; ces remords vous ont assez vengée : & si la haine seule vous animoit contre moi , tant de soumissions , un repentir si cruel l'auroit calmée. Une autre cause affermit votre résistance ; mais tremblez pour l'auteur de mes maux. A ces mots , il se leve brusquement , elle le retient : elle veut qu'il explique ces paroles obscures qui lui présentent un sens injurieux , mais il s'arrache de ses bras , jette sur elle un regard mêlé d'amour , de jalousie & de fureur ; il fait quelques pas , se retourne , la regarde , soupire ; enfin , la colere l'emporte : il sort la fureur dans les yeux & le désespoir dans le cœur.

Eh quoi ! dit-elle , quand il fut sorti , me soupçonneroit-il de brûler d'autres feux ? Ah ! ce soupçon met le comble à mes maux. J'ai paru criminelle aux yeux des hommes , mon front cou-

vert de cet opprobre n'en a point rougi ; j'étois innocente aux yeux de mon amant , mais s'il me croit coupable... Hélas ! qu'il est injuste ! je feins de le haïr , je le dois. Cette feinte est cruelle , mais je la soutiendrai : ma gloire , la vertu , tout m'en fait une loi ; tout me ferme l'entrée d'un monde qui frémit encore à mon nom. Je dois m'ensevelir dans l'obscurité ; heureuse , si du sein de ma misère je puis appercevoir mon amant placé dans une sphère plus brillante , l'éclairer des rayons de sa gloire. Mais si jamais le desir de me réunir à lui se réveillait dans mon cœur , ô Ciel ! termine à l'instant mon affreuse carrière , éteins dans les ténèbres de la mort , ces feux qui ont éclairé mes pas dans le chemin du crime.

Cependant , l'infortuné Sydney étoit rentré dans son Hôtel. Je n'en puis plus douter , disoit-il , son cœur est d'intel-

ligence avec le Comte. Ciel ! faut-il que mon ami soit mon bourreau. Mais quoi, l'amour ne doit point respecter les nœuds de l'amitié. Je ne vois plus en lui que mon rival. Il prend la plume aussi-tôt : écrit un billet à la hâte & l'envoie au Comte. Il étoit conçu en ces termes.

„ Rendez-vous feul sur le déclin du
 „ jour dans la vallée de Montmorenci ,
 „ j'ai un fecret important à vous com-
 „ muniquez. J'ai découvert la destinée
 „ d'Angélique, & je vous l'apprendrai.

„ SYDNEY.

Le choix du rendez-vous étonna le Comte : pourquoi , dit-il , ne vient-il pas me parler chez moi , ou à ma maison de campagne ? Mais enfin il le veut : je m'y rendrai.

Le Ciel étoit férein : il sembloit qu'une lumière pure animât tous les ressorts de la Nature , & donnât une espece

de sentiment aux êtres les plus insensibles. Falloit-il qu'un si beau jour éclairât la scène terrible que l'amour préparoit !

La vallée de Montmorenci est un théâtre où la Nature indignée du triomphe des arts qui regnent à Paris, pour leur ravir les hommages des hommes, étale ses beautés les plus rares. La Seine promène ses eaux avec lenteur à travers des Prairies, des Bois toujours sombres ; tout y inspire une douce mélancolie. C'est-là que le précepteur du genre-humain, a depuis fixé son séjour. (a) C'est-là que nos deux rivaux se rencontrent ; l'un nourrissant au fonds de son cœur la haine & la soif de la vengeance ; l'autre ignorant même qu'il fut le rival de son ami.

(a) Rousseau.

Dès que le Comte apperçut Sydney , il faute à terre , court au devant de lui , & l'embrasse tendrement. Mon cher Sydney , lui dit-il , pourquoi avez-vous choisi ce rendez-vous ? Craignez-vous d'être étranger chez moi ? Vous en saurez bientôt la cause , répondit Sydney ; mais je dois vous entretenir de choses qui vous touchent de plus près. Vous m'avez fait l'aveu de votre amour pour Angélique. Mais dans la peinture que vous m'avez faite de cette flamme , n'avez-vous pas donné quelque coup de pinceau un peu trop fort ? N'avez-vous rien exagéré ? Non , sans doute , reprit le Comte avec vivacité ; & mes foibles expressions ne vous ont pas peint toute mon ardeur. Je l'adore : vous concevez toute la force de ce terme. Je ne le prodigue pas en vain. Il alloit poursuivre avec plus de chaleur lorsque Sydney l'interrompit.

Ainsi, c'est un feu que rien ne peut éteindre. Et quand on vous apprendroit que vous avez un rival, qui soupira long-temps pour elle, & dont autrefois elle reçut l'hommage, ces obstacles ne feroient qu'enflammer votre passion ? Sans doute.... Hé bien, apprenez que cette femme que vous adorez sous le nom d'Angélique, est cette même Worthon qui.... O Ciel ! que me dites-vous, reprend le Comte troublé, & comme frappé de la foudre.... Je vous annonce une vérité cruelle, qui rompt pour jamais des nœuds que nous avons crus inviolables, & qui de deux amis tendres & généreux, va faire deux ennemis implacables. Ecoutez : vous connoissez mes droits sur le cœur de Worthon, & je vous crois assez juste pour m'immoler votre félicité. Je serois peut-être assez généreux moi-même pour vous sacrifier

la mienne. Mais croyez-moi : un malheureux est un fardeau pour le monde ; il semble que la Nature ne le laisse respirer qu'à regret. Il faut que l'un de nous deux s'immole au bonheur de l'autre ; il vaut mieux qu'un seul soit fortuné, que d'être malheureux ensemble. Une vie mêlée d'amertumes, est un joug odieux, que le lâche porte en gémissant, & dont l'homme sage & ferme dans ses desseins fait s'affranchir. Je pense en Anglais : agissez en Français. Une cruelle nécessité nous arme l'un contre l'autre ; que le sort des armes termine notre querelle, & que la mort éteigne dans le cœur de l'un les feux sombres & cruels de la jalousie, & allume pour l'autre les flambeaux d'un hymen fortuné. Je juge de votre cœur par le mien : je sens tous les combats qu'il éprouve dans ces momens affreux ; ah ! je prévois que les

larmes du vainqueur se mêleront bientôt au sang du mort. Il faut être barbare pour immoler son ami. Ce spectacle horrible revolte la Nature ; mon cœur se brise ; la douleur m'étouffe. Ah Dieux ! embrassons-nous , & que ce baiser éteigne pour jamais une amitié qui ne devoit perir qu'avec nous. Notre rupture du moins , n'aura pas de beaucoup précédé notre mort.

Ils s'embrassent , leurs larmes , leurs soupirs se confondent. Ils se tiennent long-temps serrés. Mais bientôt la fureur succède à l'attendrissement. Ils se séparent. Déjà leurs bras sont armés de ce fer ministre de la mort , que la Nature nous donne pour la défense de la Patrie , & non pour nos propres querelles. Ils s'élancent l'un contre l'autre avec fureur. La victoire ne balance pas long-temps , & l'infortuné Sydney tombe aux pieds de son ami , percé de

deux coups dangereux. Le Comte reste interdit; bientôt la compassion, le désespoir, succède à sa fureur. Malheureux : qu'ai-je fait ? s'écria-t-il ; mes mains sont teintes du sang de mon ami. Je le vois étendu à mes pieds. Ses yeux sont déjà enveloppés des ombres de la mort. Cruel amour ! repais tes regards de ce spectacle horrible , il est digne de toi. A ces mots , il jette avec horreur ce glaive meurtrier : il se précipite sur le corps de son ami. Sydney entr'ouvre avec effort ses paupières appesanties. Quelle douceur pour moi , lui dit-il , d'une voix mourante , de pouvoir embrasser mon ami , avant que mes yeux se ferment pour jamais à la lumière. Notre haine n'a duré qu'un moment ; notre amitié se réveille , je l'emporte au tombeau ; & si chez les morts on conserve quelque sentiment , elle sera éternelle. Ecoute , mon ami ,
aide

aide - moi à tracer quelques mots pour l'adorable Worthon sur ce papier, interprète muet de mes derniers soupirs. En disant ces mots, il se souleve avec effort , & trace quelques lignes avec ce sang qui couloit à gros bouillons de ses blessures. Il ferme le billet, le remet dans la main de son ami. Tu le rendras à Worthon , lui dit-il, adieu : je sens mon ame errante sur mes lèvres; il me semble qu'elle s'envole vers l'objet de mon amour..... Worthon.... A ces mots, il retombe sans sentiment. Cependant, le cliquetis des épées avoit attiré quelques personnes qui passoient près du lieu , qui servoient de théâtre à cette scène sanglante. Infortuné Sydney , s'écria le Comte , je te donne la mort & je ne puis te survivre. Je suis un monstre à mes yeux. Je dois être mon bourreau, & la peine du crime doit le suivre à l'instant même. A ces

H

mots , il reprend cette épée toute fumante encore du sang de son ami : il l'appuie contre sa poitrine. On la lui arrache : on le défend de sa propre fureur. Un riche Négociant qui demouroit à Montmorenci , & que le hazard avoit conduit en ces lieux , fait emporter chez lui le malheureux Sydney , qui respiroit encore.

Le Comte revient à Paris, on lisoit dans ses yeux les remords dont il étoit déchiré. Un homme vertueux qu'une erreur d'un moment a entraîné dans le crime, ne peut cacher l'horreur dont il est agité. Il lui semble que tous les regards qui s'arrêtent sur lui, pénètrent jusqu'au fonds de son ame , & lui reprochent l'action qu'il vient de commettre.

Cependant , il tenoit dans sa main tremblante cet écrit sanglant. Il le regardoit avec des yeux remplis de lar-

mes. Il le pressoit contre sa bouche. Il n'osoit l'ouvrir. C'est un dépôt sacré, disoit-il, il contient les dernières volontés de mon ami : je dois le respecter & le remettre à l'objet de notre barbare jalousie. Il se transporte aussitôt chez Madame d'Esmond ; Mlle. Worthon étoit seule. Il entre. En la voyant il se trouble : son cœur est déchiré de remords. Il veut lui parler & sa voix expire sur ses levres. Il lui remet le billet en tremblant. Elle l'ouvre, elle reconnoît la main & le sang de son amant. Elle jette un cri , & tombe sur un fauteuil. Elle y reste quelque temps immobile, fixant ses yeux égarés, tantôt sur le Comte, tantôt sur cette lettre terrible. Enfin, elle reprend sa force : elle lit ce billet fatal , d'une voix étouffée par la douleur. Il étoit conçu en ces termes.

„ Je meurs : vous êtes vengée. J'ai
H 2

„ vécu pour vous jusqu'au dernier mo-
 „ ment , & je benis la main qui me
 „ punit de vous avoir trahie. Je me
 „ donne à vous dans un autre moi-
 „ même. Mon ami est digne de vous :
 „ vivez pour lui ; & si vous vous sou-
 „ venez de mon crime , rappelez-vous
 „ du moins que j'en ai cherché le châ-
 „ timent.

SYDNEY.

Elle regarde quelque temps le Comte ,
 d'un œil où respiroient la douleur ,
 l'inquiétude , la colere. Le Comte ne
 peut soutenir ses regards : il se trouble ,
 il baisse la vue. Cruel , lui dit-elle ,
 crois-tu que j'ignore le bras perfide
 qui s'est trempé dans le sang du plus
 généreux des hommes ? Ta rougeur ,
 ton trouble , tout te trahit ; Ô Ciel !
 que vois-je sur tes mains ! du sang !
 Ah ! barbare ; c'est donc là cette main
 que tu veux unir à la mienne , toute

fumante encore d'un meurtre exécra-
 ble. Quel excès d'inhumanité que je
 ne puis concevoir ! Comment as-tu osé
 te charger de ce dépôt sanglant. Com-
 ment oses-tu montrer à mes yeux l'as-
 assin du plus vertueux des humains.
 Ce mot d'assassin fit frémir le Comte :
 oui son assassin , je connoissois sa va-
 leur ; & si tu l'avois attaqué en brave ,
 il se seroit joué d'un adversaire tel que
 toi. Acheve ton ouvrage. Conduis-moi
 vers son cadavre sanglant ; répare ton
 crime par un crime nouveau. Confonds
 mon sang dans le sien. Que la même
 main , que cette main sanglante nous
 réunisse dans la nuit éternelle. Que le
 même fer perce mon sein. Si tu te
 sens capable de cet effort, je te pardonne
 tout.

J'excuse tout de la douleur qui vous
 aigrit, répondit le Comte ; vous m'ac-
 cablez par des reproches injustes. Hélas !

c'est Sydney lui-même qui m'a entraîné vers ces lieux , qui devoient être le théâtre de sa mort. C'est lui qui m'a armé contre lui-même, qui m'a forcé à ce combat dont j'avois horreur ; & le Ciel m'est témoin , que le hazard seul a guidé mes coups ; que j'ai désiré même d'expirer de sa main.

Ces frivoles discours ne me rendent point mon amant , reprit Worthon , d'un ton furieux : de quelque maniere qu'il ait péri , son meurtrier doit me faire horreur. Si vous vous piquez de sentiment, vous devez approuver ma haine , & la soif de la vengeance que je nourris dans mon cœur , & qui ne s'éteindra jamais. Ainsi , gardez-vous de paroître à mes yeux ; ou tremblez : vous savez ce que peut une amante irritée.

Le Comte se retire , & l'abandonne aux transports de sa rage. Ainsi , dit-il ,

en s'en allant, je perds en un jour, ma maîtresse & mon ami. O ! fort injuste & cruel. Qui osera me vanter désormais cette sagesse infinie, qui veille sur la destinée des hommes. Je me lie avec Sydney, avec le seul des hommes qui fût digne de moi. Le sort ramene sa maîtresse en ces climats sans me la faire connoître. Il allume dans mon cœur une flamme que sa puissance même n'auroit pu éteindre. Les nœuds de l'amour anéantissent ceux de l'amitié ; & cet amour cruel arme ma main contre les jours de mon ami. Les hommes font-ils donc les jouets du pouvoir céleste ? Plongé dans ces réflexions, le Comte rentre chez lui. Il sembloit que les alarmes qui troubloient son cœur, se fussent repandues dans toute sa maison. Ses domestiques inquiets, ses amis tremblans, le virent avec une espèce d'horreur. Son valet de cham-

bre l'aborde, le tire à part, & lui dit ; Monsieur , l'Ambassadeur d'Angleterre informé de la mort de Sydney, vient de partir en poste , pour en aller demander vengeance à la Cour. Vous êtes perdu si vous ne disparaissiez.

Le Comte ne balança point. Les apprêts de son départ se font sans bruit & en un moment. Il met ordre à ses affaires, sort de Paris & se retire en Angleterre, croyant qu'on ne soupçonneroit pas qu'il alloit chercher un asyle, dans la Patrie même de celui qui étoit mort de sa main.

Le premier soin du Comte en arrivant en Angleterre, fut de s'informer de la famille de Mlle. Worthon : il ne lui en coûta pas beaucoup de recherches. Cette famille étoit assez connue dans Londres. On lui parla surtout d'une cousine de la jeune Wor-

thon , qui l'avoit tendrement aimée dans son enfance. C'étoit la Baronne de Lufther ; c'étoit une femme remplie de cet orgueil mâle & généreux , que produit l'enthousiasme de la vertu. Elle étoit déjà dans cet âge où les graces commencent à s'effacer , & entraînent dans leur fuite les frivoles adorateurs de la beauté. La sévérité de ses mœurs éloignoit d'elle tous les aimables Epicuriens , qui retranchent de leur vie tous les instans perdus pour les plaisirs. Dégoutée d'un monde pour lequel elle étoit un fardeau importun , elle s'étoit retirée à quelques milles de la Capitale. Elle y couloit des jours paisibles au milieu d'une société de sages , qui la regardoient comme le prodige de son sexe. Elle avoit été informée de l'aventure tragique qui avoit obligé sa niece à disparoître de la Jamaïque. Elle avoit frémi à ce récit. Le feu du

courroux s'étoit allumé dans ses yeux : il avoit passé dans son cœur, & cette cousine, autrefois l'objet de ses soins les plus doux, étoit devenue pour elle un objet d'horreur.

Quoi donc , disoit-elle , ces germes de vertu que j'avois semés dans son cœur, n'ont produit que des crimes. Voilà le fruit détestable de mes leçons. En vain j'avois amolli son ame aux rayons de la vertu. L'amour en un moment a détruit l'ouvrage de six ans.

Elle se fit raconter plusieurs fois cette histoire terrible ; elle consulta tout ce qui pouvoit excuser sa cousine, ou déposer contre elle.

Elle remarquoit cependant dans cette action , qu'on lui peignoit comme un attentat digne de l'horreur de la postérité ; elle y remarquoit cette grandeur d'ame qui caractérise les égaremens des grands cœurs, & qui leur donne un

prix que n'ont pas les vertus des ames foibles. Hafarder fes jours pour venger la mémoire d'un homme qui n'est plus, cet effort de courage & de défintérefement lui paroiffoit héroïque , cette réflexion avoit un peu adouci fa colere , & en proscrivant fa malheureuse cousine , elle ne pouvoit lui refuser son estime. Mais elle étoit résolue , fi le fort la ramenoit dans fa Patrie , à ne lui permettre jamais de paroître devant fes yeux.

Le Comte fut informé de toutes les dispositions de fon ame : il réfolut de déployer toute fon éloquence pour calmer fa colere , & de la combattre avec toutes les armes que la Nature & l'amour pourroient lui fournir. Il ne songea pas qu'il ne pouvoit prendre en main fa défense , fans découvrir le meurtrier de Sydney ; que c'étoit hafarder fa tête dans un pays où peut-être une

Jalousie nationale auroit encore augmenté la sévérité de la justice à son égard. Le bandeau de l'amour qui couvroit ses yeux , lui cacha ce danger. Il se transporta dans le village d'Holker, c'étoit la retraite de la Baronne de Luthier. Il consulta quelques payfans sur l'humeur & le caractère de cette Dame ; il espéroit que leurs discours ne feroient point corrompus, ni par le fiel de l'envie , ni par l'encens de l'adulation. Les ames les plus grossieres sont souvent les sanctuaires de la vérité. Ah ! Monsieur , lui disoit l'un , Madame la Baronne est l'image de la divinité, tous ses jours sont marqués par des nouveaux bienfaits. En prononçant son nom , je sens mes yeux se mouiller de larmes de tendresse.

Oui , Monsieur , ajoutoit un autre , elle est l'appui du juste & le fléau du vice. Elle a banni les méchans de tout ce

canton, & grace à ses soins, l'Etre Suprême n'abaisse sur nos hameaux que des regards de complaisance. Aussi, l'abondance regne dans nos campagnes, & le bonheur & la vertu y habitent sous les mêmes toits.

Ces discours affermirent l'esperance du Comte. Un cœur humain, disoit-il, ne peut être inflexible : la premiere vertu est d'écouter la voix de la Nature, je la réveillerai dans son cœur, je la fléchirai : heureux si je puis de même fléchir l'amour irrité contre moi. Hélas ! je lui pardonne tous les reproches dont elle m'accable ; je sens trop combien la perte d'un objet adoré, déchire un cœur sensible. Mais, dut sa haine me poursuivre jusqu'au dernier soupir, arrachons-la d'un état indigne d'elle ; faisons-lui un sort plus heureux au sein de la Nature ; je remplirai du moins les derniers vœux de mon ami.

Il entre dans le Château , on le conduit à l'appartement de Madame la Baronne : il la trouva occupée à calmer un differend qui s'étoit élevé entre quelques Villageois , elle le pria d'attendre un moment , elle les congédia , & ils n'emporterent en la quittant , que le défefpoir de s'être haïs quelques momens.

Le Comte resta feul avec la Baronne : il lui apprit que Mlle. Worthon étoit en France ; il lui raconta la mort tragique de Sydney ; il lui avoua fes amours pour fon adorable cousine ; fes récits portoient l'empreinte de la vérité , ils lui gagnerent la confiance de la Baronne.

J'ignore, Madame , ajouta-t-il , quels fentimens a excités dans votre ame le récit qu'on vous a fait fans doute de l'histoire de cette amante infortunée. Son crime, fi c'est un crime de venger

un amant persécuté, mérite plus de compassion que de haine. Son cœur fut égaré un moment : le flambeau de l'amour le guida , l'entraîna dans le précipice. Peut-être n'avez-vous jamais éprouvé vous-même les transports d'un amour outragé. Peut être votre ame ne fut jamais ébranlée par le choc des passions ; & l'idée qu'on m'a donnée de votre vertu , me fait voir en vous une femme au dessus de son sexe & du nôtre. Mais vos yeux ont souvent été témoins des faiblesses humaines. Vous savez qu'il faut une force peu commune pour s'opposer au torrent des passions , que l'amour est la plus dangereuse , la plus indomtable de toutes. C'est lui qui inspira à cette amante outragée , un dessein criminel aux yeux des hommes faibles & tranquilles , héroïque peut-être pour des cœurs puissamment agités par la passion. D'ailleurs , le repentir est la

vertu des coupables ; si le remords n'ef-
 face pas le crime aux yeux des hom-
 mes, il l'éteint dans le cœur qu'il dé-
 chire de ses traits. Il a versé toute son
 amertume dans le cœur de votre cou-
 sine ; si vous aviez jamais ressenti les
 flammes de l'amour, vous frémiriez au
 récit des tourmens dont elle s'accabloit
 elle-même. Brulant encore d'un feu
 qu'elle n'avoit pu étouffer, elle rebu-
 toit l'aimable auteur de son crime : elle
 l'avoit condamné à ne paroître jamais
 devant elle. Jugez combien il dut lui
 en coûter pour prononcer un arrêt que
 son cœur défavouoit. Hâtez-vous donc
 de terminer ses malheurs. Je fais qu'une
 vie obscure & paisible est désormais le
 seul objet de son ambition. Le bonheur
 & la vertu fileroient ses jours près de
 vous, & en écarteroient les nuages qui
 ont obscurci son printemps, & qui en
 ont flétri les fleurs. Oui, si le repentir
 peut

peut tenir lieu d'innocence, votre cousine est encore digne de vous.

La Baronne s'apperçut aisément que l'amour animoit l'intérêt que le Comte prenoit au sort de Mlle. Worthon. Je ne doute point, lui dit-elle, de la sincérité de son repentir; & je ne pourrois concevoir que la voix importune du remords ne s'élevât pas dans un cœur qui fut autrefois si docile à celle de la vertu. Je ne vous déguiserai pas même que j'ai vu son attentat avec d'autres yeux que le vulgaire, mais je ne puis me résoudre à lui offrir un asyle dans ma maison : j'en ai fait le temple de la vertu; elle n'est point le séjour des remords, l'ombre même du crime la prophaneroit. Je ne veux cependant pas l'abandonner à son affreuse destinée, le souvenir des vertus de son enfance me la rend chère encore; je lui procurerai tous les secours qui pourront lui

assurer un état honnête, une vie com-
mode, & des plaisirs innocens. Mais je
me garderai de lui faire connoître la
main qui veille sur ses jours.

Le Comte ne voulut pas la presser
davantage : & satisfait de ce premier
succès, il se réserva pour une autre en-
trevue, une victoire plus complete.
Il sortit & retourna à Londres : il étoit
encore dans les avenues sombres du
Château, lorsqu'il apperçut un jeune
homme d'une beauté trop touchante
pour son sexe. Il paroissoit accablé de
chagrins & de fatigues; il marchoit
d'un pas languissant, & se traînoit à
peine. Cette vue frappa le Comte. Elle
éleva dans son cœur un trouble, dont
il ne soupçonna pas la cause, & qu'il
prit pour les mouvemens de compassion,
dont on ne peut se défendre en voyant
les malheureux.

C'étoit la jeune Worthon elle-même.

Après avoir perdu son amant , voyant que le mystere de sa destinée étoit éclairci , craignant que le Comte ne révélât cette histoire terrible , elle résolut de quitter la France. Elle se déguisa & sortit de l'hôtel de la Marquise sans être reconnue. Son déguisement mit sa vertu à l'abri de toute injure , mais il ne lui épargna pas les fatigues inséparables d'un voyage long & pénible , qu'elle entreprenoit avec peu de secours. Un instinct invifible la guidoit vers sa patrie , & elle se promettoit une retraite dans la maison de la Baronne de Lusther.

Qu'on se peigne une jeune personne d'un tempérament foible & délicat , (défaut que la Nature capricieuse dans tous ses dons unit presque toujours à la beauté) obligée de gravir le long des montagnes , & arrosant de ses larmes le chemin qu'elle parcouroit. Elle arrive à Calais , s'embarque , passe à

Douvres, & poursuit sa route jusqu'au Village d'Holkers. Bientôt elle apperçut ce dôme (a) superbe qui se cache dans les nues, & ces édifices pompeux, monumens éternels d'une magnificence rivale de la nôtre. Un torrent de larmes coula de ses yeux, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur cette Ville où elle avoit reçu le jour. La Patrie est toujours chère aux grandes âmes. Adopter le monde entier pour sa Patrie, c'est n'en reconnoître aucune ; c'est s'imposer mille devoirs imaginaires, pour s'affranchir du plus saint de tous. Malheur à ces cœurs insensibles, dont la fausse tendresse embrasse tout le genre-humain, pour ne se fixer sur aucun individu.

Cependant, Worthon se traîne jusqu'au Village d'Holkers ; elle apperçoit de loin la voiture du Comte, elle détourne des yeux mouillés de larmes,

(a) Le dôme de St. Paul à Londres.

qui sembloient déjà couverts de la confusion que lui préparoit sa première entrevue avec la Baronne. Le Comte ne la reconnut point , & elle ne le vit pas. Elle entre dans le Château : sa frayeur redouble. Elle demande d'une voix tremblante un entretien secret avec la Baronne. On la lui annonce comme un jeune homme d'une figure intéressante, dont l'état étoit digne de pitié , & qui sans doute , venoit lui demander quelques secours.

Qu'il entre, s'écria la Baronne dans un transport de joie : je suis la mere des infortunés, ma maison est leur asyle : qu'elle leur soit toujours ouverte. Ingrats qui outragez la Providence, qui l'accusez de laisser languir la vertu dans l'oubli, voyez avec quel soin elle m'offre tous les jours des occasions d'accroître mon bonheur, en faisant des heureux , & rougissez de vos blasphêmes : qu'on

se retire , ajouta-t-elle ; que ne puis-je épargner moi-même à ce malheureux , la honte d'étaler sa misère à mes yeux.

Worthon entre , la rougeur sur le front , n'osant lever les yeux , craignant de rencontrer ceux de la Baronne. Rassurez-vous , lui dit-elle , d'un ton capable d'inspirer la confiance aux âmes les plus timides. Vous paroissez malheureux : ne me cachez point votre sort. Vous ne le connoissez que trop , reprit Worthon , avec un trouble qui ajoutoit un nouvel éclat à sa beauté. Revoyez cette fille infortunée , objet des vengeances célestes , dont le cœur égaré par l'amour..... Quoi , c'est vous , reprit-elle , d'un ton sévère..... Oui , c'est moi , que le repentir , la nature , le malheur , ramenant près de vous , & qui ne me plaindrai au sort , ni des biens qu'il m'a ravi , ni des malheurs dont il m'a accablé , si vous me ren-

dez votre estime : cette estime à mes yeux , est préférable à tous les présens de la fortune , à ma gloire même , flétrie par mon crime. Je fais que j'en suis indigne , mais l'état affreux où vous me voyez réduite , le remords qui me ronge , l'horreur qui m'environne , cet amour même , cet amour coupable , mais invincible , qui excite dans mon cœur les combats les plus cruels , tant de tourmens me rendent quelques droits sur votre cœur. Le crime fait horreur lorsqu'il est fortuné ; il devient un objet de pitié lorsqu'il est malheureux : & l'innocence même l'honore du tribut de ses larmes.

Quoi , reprit la Baronne , vous osez m'avouer que vous brûlez encore pour les cendres odieuses d'un homme qui fut l'auteur de votre crime. Ah ! n'outragez point sa memoire , répondit Worthon avec vivacité ; quelque précieuse

que me soit votre estime, j'aime mieux la perdre que de la lui ravir. Hélas ! loin d'être le complice de ma vengeance, elle lui a fait horreur. C'est lui qui a révélé ce complot affreux, il a désavoué mes fureurs, il en a rougi le premier. C'est moi seule qui formai ce dessein coupable. L'amour me l'inspira : je ne consultai ni mon amant ni la vertu : je n'écoutai que ma haine. Ah ! si le vertueux Sydney avoit pénétré les projets que méditoit sa coupable amante ; n'en doutez point, il seroit rentré dans *Sansago* au péril de sa vie ; il auroit démenti le bruit de son trépas ; il auroit prévenu mon crime ; il m'auroit arraché ce poignard que je destinois à son persécuteur... peut-être pour le plonger dans mon sein.

Qu'importe, reprit la Baronne, qu'il soit la cause innocente ou coupable de vos égaremens, une ame vertueuse

doit avoir en horreur tout ce qui conduit au crime : & à ce titre seul , Sydney mérite votre haine. Je veux qu'il n'ait point armé votre bras contre des jours que vous deviez respecter ; mais s'il n'avoit pas versé dans votre ame un amour funeste , vous seriez encore ensevelie dans cette heureuse obscurité, qui est le partage de votre sexe, & vous ne vous seriez pas illustrée par une action odieuse... Je partage cependant les remords dont vous êtes la proie. Gardez-vous de les étouffer, ce sont les premiers rayons de la vertu qui dissipent les tenebres du crime. Versez de larmes ameres , & laissez-moi le soin de les adoucir.

Dès ce soir même , Mademoiselle Worthon fut reconnue pour la cousine de la Baronne , & traitée comme sa fille. Elle soupa tête à tête avec elle. La Baronne , loin d'aigrir sa douleur

par des reproches nouveaux , la consolait par les discours les plus touchants , sur le danger des passions , sur les charmes de l'innocence , sur la nécessité des remords. Le repentir , lui disoit-elle , est inséparable du crime. L'Enfer du juste , lorsqu'il s'égare un moment , est dans son cœur. Sa conscience est son bourreau & le Ciel , qui jette sur ses erreurs , des regards de compassion , lui laisse le soin de se juger & de se punir lui-même.

Mademoiselle Worthon , pénétrée de ces maximes , se retira dans un appartement qui lui étoit destiné. Elle y avoit été élevée dans son enfance , & le souvenir de l'innocence & du bonheur de cet âge , lui arracha des larmes. Elle se coucha , & la fatigue qu'elle avoit essuyée , fit bientôt couler dans tous ses membres les vapeurs du sommeil.

Bientôt un songe cruel lui retraça l'image du malheureux Sydney. Il lui sembla qu'il s'approchoit d'elle, la pâleur sur le front, les cheveux épars, les yeux éteints, portant encore dans son cœur entr'ouvert, le glaive qui termina ses jours : aussi-tôt elle voit paroître auprès de lui cet ami barbare, qui trempa ses mains dans son sang. Si je te fus cher, lui dit Sydney, si le souvenir de ma funeste imprudence, ne nourrit plus dans ton cœur aucun desir de vengeance, couronne nos amours par un hymen plus heureux ; épouse-moi dans un autre moi-même. A ces mots, il saisit sa main pour la joindre à celle du Comte, Worthon la retire avec horreur. Qui ? moi, s'écria-t-elle, épouser ton assassin, unir mes mains tremblantes à ces mains parricides, toutes fumantes encore de ton sang. Ah ! barbare, j'ignore en ce moment, si ton meurtrier est plus cruel que toi.

Elle se réveille en sursaut, & ne peut bannir de son esprit cette image effroyable. O Ciel! disoit-elle, quoi, tu pourrois asservir mes jours infortunés, au meurtrier de mon amant. Tu me forcerois à chérir le traître qui m'arracha la moitié la plus chère de moi-même. Ah! cette idée me fait frémir!

Cependant, le crépuscule du jour dissipe les ténèbres, & rend la vie à toute la Nature; mais il n'affoiblit point l'horreur dont Worthon est accablée. Il lui semble toujours voir l'ombre de Sydney errer autour de son lit, & l'entendre prononcer encore cet arrêt cruel : unis-toi à mon rival; songe qu'il fut mon ami.

Cependant, la Baronne entre dans sa chambre; ma fille, lui dit-elle, car vos remords vous rendent digne de ce nom, mon cœur me l'a dicté. Le sommeil a dû dissiper le trouble dont vous

étiez agitée, & faire passer dans votre ame le calme de vos sens. Je crois qu'il est temps de vous découvrir les vues que j'ai jettées sur vous. Je n'aurai plus sans doute à combattre les dernières étincelles d'un amour funeste ; & si le remords a rétabli dans votre cœur l'empire de la vertu, vous ne soupirez plus pour la cendre d'un homme qui vous entraîna dans le crime ; il doit être l'objet de votre haine, il est l'auteur de votre infortune. C'est lui qui arma contre vous le juste courroux de votre oncle ; il a dicté l'arrêt, hélas trop équitable, qui vous prive de ses biens. Il vous a arraché votre fortune, votre réputation plus précieuse encore, & votre innocence préférable à tout le reste. Mais je veux tout réparer ; il se présente un homme dont l'esprit fait s'élever au - dessus des préjugés, pour qui le remords tient lieu de vertu,

qui vous offre sa main, peut-être aux dépens de sa gloire.

Vos bontés m'accablent, reprit Mlle. Worthon avec un trouble qu'elle ne put dissimuler : mais, hélas ! ce cœur flétri par la douleur, peut-il être encore sensible aux charmes de l'amour ? Hélas ! la retraite est désormais mon partage. Je ne dois chercher que les ténèbres ; il me semble que ma vue fouille la pureté du jour. Je ferois pour la société un fardeau odieux : j'en suis un plus insupportable encore à moi-même. Un Couvent est le seul asyle que le Ciel ouvre à mes vœux, souffrez que j'y ensevelisse ma honte. Heureuse, si une image trop chère encore n'y vient pas troubler mon repos, & redoubler l'horreur de mes remords.

Ame foible, reprit la Baronne, un Couvent vous semble un asyle digne

de vous. Vous voulez abandonner la société, après y avoir allumé le flambeau de la discorde. Songez plutôt à l'éteindre, & à réparer par des vertus éclatantes, les maux que vous avez causés. Je fais que notre sexe, qui s'est illustré trop souvent par de grands forfaits, est trop foible pour les effacer par de grandes vertus ; mais du moins, donnez à l'Etat des Citoyens qui puissent un jour faire adorer la mémoire de la mere qui leur donna le jour ; ils rougiront de la source de leur être, ils voudront l'épurer, & cette noble ambition les conduira dans la carrière de la gloire. Armez-vous de courage, ma fille, essuyez une honte passagere, rentrez dans la société, foyez Citoyenne, la patrie a des entrailles de mere ; vous l'avez outragée ; elle a plaint vos égaremens , si vous vous rejettez dans son sein tout est réparé.

Ce discours élevoit l'ame de Wor-
 thon, anéantie par la douleur Elle sen-
 toit son cœur se ranimer, s'épanouir aux
 rayons de la vertu. Ah ! si Sydney vi-
 voit encore , disoit-elle en elle-même ,
 c'est lui qui m'auroit ramené dans le
 chemin de la vertu ! quel plaisir d'y
 marcher sur les traces d'un amant ! il
 étoit citoyen : en l'adorant , j'aurois
 servi la patrie ; ainsi , l'amour regnoit
 encore sur toutes ses facultés , & ne lui
 laissoit voir d'autre vertu que l'amour
 même.

Mais, quelle fut sa surprise, lorsque
 la Baronne ajouta, c'est trop vous te-
 nir en suspens. Vous connoissez déjà
 l'époux que je vous destine, il est di-
 gne de vous, puissiez-vous être digne
 de lui ! c'est le Comte de L***... Qui !
 lui, le meurtrier de Sydney !... Oui,
 lui-même, & ce titre seul doit vous le
 faire chérir. Sydney vous entraîna dans
 le

le crime, & le Comte a éteint le flambeau de cet amour funeste, en lui arrachant une vie que vous aviez semée d'horreurs. Ah! Madame, reprit Worthon, lisez dans mon cœur, voyez les tourmens dont il est déchiré. Je brûle encore pour ce malheureux Sydney, dont le nom seul vous fait horreur. La mort seule, cette mort que j'invoque chaque jour, & qui ferme l'oreille à mes cris, peut seule éteindre cet amour; & si dans la nuit éternelle, nos cœurs sont encore sensibles, l'amour est le seul sentiment qui regnera dans le mien. O mon cher Sydney, quand pourrai-je me réunir à toi! Quand mon ame pourra-t-elle s'affranchir du fardeau de cette vie mortelle, & se confondre avec la tienne? La Baronne jeta sur sa cousine, un regard de pitié. Malheureuse, lui dit-elle, osez-vous me faire un aveu si honteux? Quels sont donc les remords dont vous

vous flattez, si le crime regne encore dans votre ame, si vous en chérissiez la cause.

Ah ! reprit Mlle. Worthon, ne confondez pas mon crime & mon amour. La source de cet amour étoit pure : le cœur de Sydney étoit le sanctuaire de la vertu. C'est moi qui ai souillé les nœuds les plus sacrés par un forfait... Hélas ! une vengeance si juste doit-elle être placée au rang de forfaits ?.. Je sens que je m'égare, la passion m'emporte, ayez pitié de l'état affreux où vous me voyez ; mon amour est peut-être un crime ; mais dans le trouble qui m'agite, je ne connois plus ni crime ni vertu. A peine me reste-t-il assez de sentiment pour connoître tous les maux dont je suis la proie.

La Baronne vit bien que de nouvelles remontrances ne feroient qu'aggraver sa douleur, & que le flambeau de

la raison ne dissiperoit pas les ténèbres où son ame étoit plongée. Elle feignit de partager ses fureurs, elle mêla quelques larmes à ses pleurs, elle la pria cependant d'avoir des égards pour le Comte : Worthon le lui promit à regret. Ciel ! disoit-elle, quand la Baronne l'eut quittée, il faudra donc que je dévore ma rage au fonds de mon cœur ! que je voie d'un œil calme & serein, l'assassin de mon amant ! Ah ! plutôt ma main dans le cœur du barbare !... Malheureuse ! que dis-je ! ferai-je rougir les mânes de Sydney par un nouveau forfait ?

Le Comte venoit chaque jour de Londres au Village d'Holkers. Quelle fut sa joie, lorsque la Baronne lui annonça que son Château renfermoit le seul objet qui put fixer ses desirs ! son cœur tressailloit : mais lorsque cette auguste Dame le conjura d'accepter la

main de sa cousine, & de se fixer avec elle en Angleterre, il se jeta à ses genoux, il les arrosa de larmes de joie : oui, lui dit-il, la patrie de l'aimable Worthon est la mienne, elle me tient lieu de tout l'univers. Que m'importe la France : ah ! quand on m'en offriroit l'empire, je le rejetterois : mon trône est dans le cœur de Worthon ; mais hélas ! ces discours ne conviennent qu'à des amans fortunés. Puis-je fléchir sa vengeance ? L'image de Sydney mourant, est toujours présente à ses yeux. Elle ignore que c'est malgré moi que j'ai trempé mes mains dans son sang, que ce cruel ami avoit armé mon bras contre lui-même, que si je ne vivois pas pour elle, je m'en ferois puni.

Laissez-moi le soin de rétablir le calme dans son cœur. Voyez-la, ménagez sa douleur, le Ciel fera le reste.

Le soir même, le Comte fut invité

à souper; lorsqu'il entra, Worthon détournâ les yeux pour cacher la fureur dont ils étoient animés; elle se contraignit pendant tout le repas; cette feinte étoit une torture pour elle, mais les grandes passions se trahissent toujours. Des larmes ameres couloient souvent de ses yeux, & elle faisoit de vains efforts pour les dérober aux regards de tant de témoins importuns.

Pour comble de disgrâce, la Baronne pria le Comte de fixer désormais son séjour dans son Château. C'étoit annoncer à l'infortunée Worthon, qu'elle étoit résolue à l'unir à l'objet de sa haine.

Le lendemain il fallut essuyer un tête à tête avec le Comte. Cette entrevue avoit été menagée par la Baronne, & Worthon ne put l'éviter. Le Comte lui dit tout ce qui auroit pu vaincre toute autre passion que l'amour outragé.

Il lui représenta cent fois que Sydney l'avoit forcé à se battre ; il lui dit , que ce billet sanglant , que sa main mourante avoit tracé , renfermoit sa justification ; qu'enfin , il regrettoit son ami avec autant d'amertume qu'elle pleuroit son amant. Rien ne put la fléchir : le Comte lui parla souvent avec moins de succès encore ; son amour croissoit avec son désespoir.

Les grandes passions sont à l'épreuve de tous les obstacles. Loin de les affoiblir, ils leur prêtent une nouvelle force. La résistance les irrite & redouble leur violence. Tel un torrent indigné des digues qui resserrent son cours précipite ses flots avec un bruit effroyable ; sa vitesse augmente à proportion de sa résistance, & les efforts qu'on fait pour prévenir ses ravages, ne servent qu'à les rendre plus terribles. Telle est l'image parfaite des

grandes passions. Il semble que tous les ouvrages de la Nature soient autant de tableaux du cœur de l'homme.

Le malheureux Comte avoit perdu toute esperance de fléchir l'implacable Worthon. L'amour seul lui restoit , & cet amour aiguïsoit à chaque instant le trait dont il l'avoit percé. Chaque jour , ses yeux trouvoient de nouveaux charmes dans ceux de Worthon ; chaque jour , il découvroit de nouvelles vertus dans son cœur. Les larmes qu'elle donnoit à la mémoire de Sydney ; la fureur même dont elle étoit animée contre le Comte , tout sembloit ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

Il ne put cacher son desespoir à la Baronne ; Madame , lui dit-il un jour , je vois à regret que mes soins ne font qu'aigrir la colere de Mlle. Worthon. Le Ciel m'est témoin que son bonheur étoit le seul objet de mes vœux ; elle

K 4

peut le trouver près de vous : on le respire au sein de la vertu. Pour moi , je dois la délivrer d'un objet odieux , dont la présence mêleroit à ses plaisirs l'amertume la plus cruelle. Adieu , Madame , je vais chercher loin d'elle & de vous cette mort si lente au gré de mes desirs : cette mort que mon ami a reçue de ma main , &.... La Baronne l'interrompt , elle le conjura d'attendre encore quelque temps , par pitié pour sa cousine & pour elle-même. Le Comte crut faire un effort en cédant à ses instances. Hélas ! qu'il se trompoit ; auroit-il pû jamais s'arracher de ces lieux , qui renfermoient la moitié de son être. Ces vains projets de rupture qu'inspirent les rigueurs d'une maitresse , sont bientôt évanouis , & sa cruauté même & notre desespoir , nous fixent auprès d'elle.

La Baronne entre aussi-tôt dans l'ap-

partement de sa cousine ; elle étoit occupé à relire ce billet cruel où Sydney lui avoit tracé ses derniers adieux. Elle l'arrosait de larmes ameres, elle mêloit ses pleurs à ce sang précieux. C'est, disoit-elle, la seule volupté que puisse goûter mon ame anéantie. Lorsqu'elle vit entrer sa respectable parente , elle cacha ce billet dans son sein ; mais la Baronne feignit de ne pas entrevoir son trouble.

Ma fille , lui dit-elle , j'ai excusé (peut-être avec trop d'indulgence) les premiers transports de votre douleur, mais il est temps de vous élever au-dessus de vous-même ; de prendre un nouvel être, & d'éteindre pour jamais une passion , qu'un mois de calme & de repos doit avoir assez affoiblie, pour vous en faciliter la victoire. Le Comte demande votre main ; réfléchissez à l'état où vous êtes , & songez qu'au titre d'amant, il joint celui de bien-

fauteur. C'est lui qui le premier m'a découvert votre retraite, qui m'a conjuré de ne pas vous abandonner à votre affreuse destinée ; & s'il faut ne vous rien cacher , ma maison est devenue votre asyle : je vous y ai reçue comme ma propre fille , mais c'est à lui seul que vous en êtes redevable. La reconnoissance est la premiere des vertus..... Je ne vous en dis pas davantage. Elle sortit en prononçant ces mots , & laissa Worthon accablée d'une douleur nouvelle. Elle se voyoit forcée à la reconnoissance , par un homme qu'elle abhorroit. Ce supplice est affreux pour une ame sensible & généreuse.

Ce jour même, on vit entrer au Château un inconnu , avec quelque suite qui annonçoit sa qualité ; il demanda à parler au Comte', lui remit une lettre , remonta dans sa voiture , & disparut aussi-tôt.

Le Comte l'ouvre avec impatience :
elle étoit conçue en ces termes.

„ Mon cher Comte , j'ai le bonheur
„ de vous rendre votre ami , & de vous
„ rendre vous-même à votre patrie. Ce
„ Négociant , qui m'a fait transporter
„ chez lui , a pris soin de ma vie. J'ai
„ été long-temps aux portes de la mort ,
„ mais enfin , l'art des Chirurgiens , &
„ plus que tout cela peut-être , l'amour
„ & l'amitié , qui veilloient sur mes jours ,
„ ont rappelé mon ame prête à s'en-
„ voler , & m'ont fait chérir mon exi-
„ stence. Mes premiers soins ont été de
„ calmer la colere de l'Ambassadeur
„ d'Angleterre contre vous , & vous
„ pouvez reparoitre dans Paris sans
„ craindre aucunes poursuites. On vient
„ de m'annoncer la mort de mon pere ;
„ ce coup m'est plus cruel que celui qui
„ dut trancher le cours de ma vie. Je
„ pars pour Londres , où j'espère vous

„ voir, & répandre mes larmes dans
 „ le fein de l'amitié Mademoi-
 „ felle Worthon a disparu ; Madame
 „ d'Esmond eft inquiète de fon fort.
 „ Sans doute elle aura cherché un afyle
 „ dans fa Patrie. Ciel ! détourne les
 „ maux que je prévois , & cefle de
 „ perfecuter l'amitié , la plus fainte des
 „ vertus.

SYDNEY.

Quelle fut la furprife du Comte à
 la lecture de cette lettre ! Mille mou-
 vemens divers agiterent fon cœur tour
 à tour. Tantôt il fe félicitoit de re-
 trouver fon ami ; il n'entendoit plus
 les reproches importuns de cette conf-
 cience invincible , que lui reprochoit
 fa mort. Ce filence de la voix inté-
 rieure, rendoit le calme à fon cœur,
 mais ce calme étoit paflager. Bientôt
 il fe repréfentoit que Sydney ne re-
 paroîtroit en Angletterre , que pour lui

enlever sa maîtresse. Elle l'aime , disoit-il , elle chérit jusqu'à ses cendres , & cet amour dont elle chérit une ombre vaine , est un obstacle invincible à ma flamme. Ah ! de quelle haine seroit-elle animée contre moi , si elle apprenoit que ce même Sydney respire encore. Je la verrois bientôt voler dans ses bras , & adoucir tous les tourmens qu'il a soufferts , par des caresses qui font sans prix à mes yeux. Ah ! que je suis jaloux de son sort ! Puissé-je éprouver toutes les rigueurs dont le destin l'a accablé ; si du moins en mourant l'adorable Worthon daigne jeter sur moi un regard de pitié. Mais , hélas ! je me flatte en vain , rien ne peut calmer sa fureur. Il lui semblera toujours voir le sang de Sydney regorger jusqu'à elle. Sydney , Sydney lui-même , employeroit en vain les armes de l'amour pour la fléchir en

ma faveur ; & quand il auroit assez d'ascendant sur elle pour étouffer sa haine , il vaut mieux être malheureux , que d'être redevable de son bonheur à un rival.

Plein de ces réflexions cruelles , il se promenoit dans le jardin du château. Les beautés de la nature lui étoient devenues insipides. Ces bosquets sombres & frais , ces parterres émaillés de fleurs étoient autant d'objets importuns qui sembloient insulter à sa douleur. Il étoit plongé dans une rêverie si profonde , qu'il laisse tomber la lettre de Sydney , sans s'en appercevoir , & remonte dans son appartement.

Bientôt Worthon descend elle-même dans le jardin : elle apperçoit une lettre : elle reconnoît la main de son amant : elle se trouble , & dans l'excès de sa joie , ses regards égarés ne parcourent qu'avec peine cet écrit , qui

devoit tarir ses larmes, & ranimer l'espérance anéantie dans son ame.

Juste Ciel ! qui me rends mon amant, s'écria-t-elle ! Pardonne-moi des murmures que le désespoir m'a arrachés. Oui, je devois prévoir que tu veillerois sur les jours de Sydney. Sydney est un Dieu sur la terre : son ame est le temple de la vertu, son front est le siège de la candeur. En abandonnant sa vie au pouvoir d'un traître, tu aurois détruit toi-même ta plus parfaite image. Quand pourrai-je le revoir ! quand pourrai-je effacer le souvenir des rigueurs dont je l'ai accablé ! Hélas ! la vertu, le soin de ma gloire, l'horreur de mon crime, tout m'ordonnoit d'être sévère. Mais dans ces momens cruels, où l'on veut unir mes jours malheureux à la destinée du perfide traître qui perça ton sein, cher Sydney, mon ame pleine d'horreur & d'amour, s'élance vers la

tienne ; & je redeviens la moitié de toi-même.

Dès cet instant , ses regards furent fereins ; ils étoient animés par cette joie douce & tranquille qu'excite l'approche du bonheur. Ses yeux s'arrêtoient sur le Comte sans le foudroyer ; il étoit surpris lui-même de ce changement. Qu'il étoit loin d'en soupçonner la cause !

Cependant, Sydney arrive à Londres ; & le Comte reçoit un billet , par lequel il l'invitoit à venir le trouver. Il prend congé de la Baronne , & suppose un besoin imaginaire pour couvrir le véritable motif de cette démarche ; mais il ne put le cacher aux yeux pénétrants d'une amante. Elle ne balança pas à croire que Sydney ne fut arrivé ; mais elle trembla que la querelle de ces rivaux ne se reveillât , & elle prépara son cœur à recevoir de nouveaux coups.

Si-tôt

Si-tôt que Sydney apperçut le Comte il s'avança vers lui, futa à son col, & le tint long-temps ferré entre ses bras. Le Ciel est juste & clément, lui dit-il, il m'avoit puni, d'avoir attenté à vos jours, en me faisant succomber sous vos coups. J'ai senti toute l'énormité de mon crime. Mes yeux dégagés des ténèbres de la mort, ne se font entr'ouverts qu'en frémissant au jour que j'étois indigne de revoir ; & si le Ciel me rend à moi-même, ce n'est que pour réparer, par une amitié constante, un moment d'erreur, où mon cœur vous a haï. La cause de cette haine mutuelle n'existe plus, puisque nous ignorons tous deux le sort de la belle Worthon. Je fais que nos cœurs forment en secret des vœux pour découvrir son asyle ; mais le Ciel nous aime peut-être assez pour ne pas les exaucer.

Le Comte, à ces derniers mots, sou-

L

pire, & détourne les yeux. Il est quelque secret que vous me cachez, reprit Sydney, votre trouble me l'annonce, & je tremble d'entrevoir la vérité que je cherche ; mais n'importe, dut ce funeste secret être l'arrêt de ma mort, je veux tout savoir ; ne me déguisez rien. Je serois un lâche, si je vous le cachois, lui dit le Comte, & mon honneur est intéressé à vous le découvrir. L'auteur, trop aimable, de nos dissensions, cette fille adorable, qui alluma dans nos cœurs, unis par l'amitié, les feux de l'amour & de la jalousie, Worthon, s'est retiré chez Madame la Baronne de Lusther : cette Dame vouloit la forcer à me donner sa main ; & si vous aviez tardé à m'éclaircir sur votre destinée, peut-être l'hymen auroit déjà détruit toutes vos espérances.

Je n'en veux pas savoir davantage, répondit Sydney : je vous ai cédé,

en mourant , tous mes droits sur son cœur , & je ne veux pas les réclamer. Ce billet fut écrit en lettres de sang. Le Ciel & l'amour sont les garants de la promesse que je vous ai faite de ne plus prétendre à sa main. Il ne me reste plus qu'à mettre votre amitié à l'épreuve : c'est à présent que je saurai si vous m'aimez.

■ Demandez ma vie , reprit le Comte , avec vivacité ; elle est à vous comme à Worthon : mon être partagé entre l'amitié & l'amour , doit être victime de ces deux vertus.

■ Ecoutez , répondit Sydney , d'une voix étouffée par la douleur , après avoir renoncé au seul objet qui puisse me faire chérir mon existence : vous sentez que ma vie ne seroit plus qu'un tissu d'ennuis & d'amertumes. Et que fais-je , si témoin des jours fortunés que vous couleriez dans les bras de l'amour ,

je ne ferois pas réduit dans la cruelle nécessité de vous haïr. Que fais-je si..... Je veux m'épargner tant d'horreurs. Je veux me délivrer du fardeau de la vie ; & c'est à vous de briser les fers qui retiennent mon ame dans cette sphere illustrée par tant de malheurs. Je me sens assez de fermeté pour envisager la mort d'un œil ferein, & en hâter moi-même l'instant fatal. Mais cette mort me feroit plus chere si je la recevois de la main de mon ami. Je l'ai déjà éprouvé quand vous plongeâtes votre épée dans mon sein. Il me sembloit que mon cœur s'élançoit au-devant de vos coups..... Achevez : reprenez cette épée ; éteignez dans mon sang le principe d'une vie odieuse. C'est à ces traits que je reconnoîtrai mon ami.

Ah ! cruel, répartit le Comte, faisi d'horreur, vous voulez que je paie par le plus noir des forfaits , l'amitié qui

vous attache à moi ! Mais de quel droit osez-vous attenter à votre vie ? Songez que votre patrie reclame ces jours que vous voulez lui dérober ; & si dans l'état affreux où je vous vois, la voix de la patrie est trop foible pour se faire entendre, songez du moins que l'amour doit régler votre destinée. Worthon vous adore, & je lui suis en horreur : si la Nature m'avoit donné quelques droits sur moi-même, c'est moi qui devrois en ce moment terminer ma carrière. Mais, non : ce courage dont vous vous flattez me fait frémir : il faut être Barbare pour outrager la nature de sang froid. C'est au Ciel à marquer le terme de mes malheurs : je dois les supporter. C'est-là le vrai sceau du courage.... Sydney, jurez-moi de bannir pour jamais ce dessein funeste, où vous perdez, à l'instant même, mon estime & mon amitié. Je ne vous re-

garde plus que comme ces insensés qui font les jouets du vulgaire , & sur lesquels le sage daigne à peine abaisser un regard de compassion.

Ce discours fit rougir Sydney : il conçut dès lors un mépris profond pour cette fermeté stoïque dont les Anglais se flattent. Il promit au Comte de chérir, de conserver le fardeau de la vie ; & son ami crut pouvoir se reposer sur sa promesse. Il le quitta pour retourner chez la Baronne , & s'engagea à revenir le lendemain le consoler.

Le Comte demande aussitôt une entrevue avec Mlle. Worthon. Enfin , lui dit-il, vous triomphez : Sydney voit encore le jour qui nous éclaire ; le Ciel vous rend votre amant ; il me rend mon ami. Il m'avoit cédé ses droits sur votre cœur ; mais c'est de vous que j'aurois voulu les tenir. Regner sur un objet qui nous abhorre , c'est une tyrannie qui fait le

fupplice de celui même qui l'exerce.
 Je dois renoncer à vous, au bonheur,
 à moi-même. Unifiez-vous à Sydney ;
 fléchiffez la Baronne en fa faveur ;
 achevez un hymen qui fera la fource de
 mes larmes. Heureux, fi la compaffion
 vous arrache quelques pleurs, puisque
 je n'ai pu exciter d'autre fentiment
 dans votre ame. Worthon voulut lui
 répondre, mais il quitta brufquement,
 & fortit fans prendre congé de la Ba-
 ronne. J'avois oublié de dire que par-
 mi les hommes vertueux qui formoient
 la fociété de la Baronne, un fcélérat,
 nommé *Brushon*, avoit féduit fes yeux
 par les dehors trompeurs de la can-
 deur & de la probité. Jamais le vice
 ne fut mieux fe cacher fous le mafque
 de la vertu. Lorfqu'il ouvroit la bou-
 che, on eut dit que la vérité même
 alloit parler. Ses discours ne refpiroient
 que la droiture & la fincérité. Il par-

loit de la vertu avec un enthousiasme , qui en portoit la flamme céleste dans tous les cœurs. Ses actions soutenoient ses discours ; jamais il ne laissa échapper l'occasion de secourir un malheureux aux yeux du public : il exigeoit souvent que ses bienfaits fussent ensevelis dans un oubli éternel ; mais il savoit se ménager des moyens secrets de les faire éclater. Tels étoient les dehors de cet homme , d'autant plus dangereux , que toutes ses manières inspiroient aux plus timides une confiance aveugle & sans borne. Mais tandis que sa bouche étoit l'organe de la vérité , le mensonge , l'envie , la trahison , regnoient dans son cœur. Il étoit assez profond dans la science du crime , pour ne jamais démentir ses maximes par une démarche indiscrette. Il savoit noircir un homme de bien , le conduire même à l'échafaud sans se compromettre. Il plaignoit

hautement les malheureuses victimes de sa fureur, & toute l'horreur de ses trahisons retomboit sur les scélérats qui en étoient les instrumens; mais il avoit l'art de leur fermer la bouche, & souvent ils étoient ses premières victimes.

Brushon avoit fasciné les yeux de la Baronne par cet extérieur imposant. Elle l'appelloit l'oracle de la vérité, l'ami du genre humain; & la confiance intime qu'elle lui témoignoit avoit inspiré, à tous ceux qui l'approchoient, un respect profond pour ce traître. Il étoit adoré dans la maison de cette vertueuse Dame. Elle le consultoit sur toutes ses affaires; & ses conseils paroissoient à ses yeux le flambeau de la sagesse même.

Il est des scélérats qui sont arrivés au faîte du crime par le chemin de la vertu, qui, dominés par l'intérêt seul,

ont su étouffer dans leurs ames les germes de toutes les autres passions. On les a vu supporter les injures avec ce flegme, ce calme, qu'inspire le sentiment de sa propre innocence, immoler même leurs propres intérêts au bonheur de leurs ennemis. Mais peu de ces grands criminels ont su se former un cœur impénétrable aux traits du plus puissant des Dieux. L'amour est leur écueil ordinaire. Soit que le vice même ne puisse refuser ses hommages à la beauté ornée des charmes de la vertu, soit que les ames les plus vigoureuses ne puissent en effet s'élever au-dessus des foiblesses humaines.

Brushon ne put voir l'aimable Worthon sans sentir ces troubles, ces alarmes, ces desirs, prémices trop certaines d'une passion naissante. Il rougit de sa foiblesse; il voulut se la cacher à lui-même : mais les efforts qu'il fit

pour arrêter ce torrent dans sa source ,
ne firent qu'en accroître la violence.
Il reconnut bientôt lui-même que sa
résistance feroit pour lui un nouveau
supplice, il céda aux douces impressions
de l'amour.

Mais s'il ne put domter son cœur,
il fut du moins commander à ses yeux.
Profond dans l'art de feindre il affectoit
en présence de Worthon , une
contenance calme & assurée. Ses regards
étoient fereins, tandis que son
cœur étoit dévoré de jalousie & d'amour.
Il avoit juré en secret au Comte
une haine éternelle , & il n'attendoit
que le moment d'affouvir sa vengeance,
sans cependant hasarder sa réputation
& sa vie.

Cependant, pour écarter & prévenir
les soupçons, il combloit son rival
des éloges les plus flatteurs ; il avoit
même parlé à l'aimable Worthon en

sa faveur, il avoit fondé les replis de son ame, & il avoit prévu qu'il éprouveroit plus de difficultés à combattre la mémoire de l'infortuné Sydney, que les charmes de cet aimable Français.

Cependant, le jour fatal approchoit où la Baronne prétendoit l'unir à sa cousine. Tout étoit déjà préparé pour cette fête, dont la pompe odieuse auroit été arrosée des larmes de Worthon, & troublée par les fureurs jalouses d'un rival désespéré. Mais le sort, qui se joue des projets des foibles humains, écarta ces malheurs pour en faire naître de plus grands.

Brushon méditoit dès long-temps une vengeance digne de lui. Les ministres de sa fureur étoient prêts à le servir au premier signal. Voici le moment propice, dit-il, en voyant sortir le Comte du Château, il retourne à Lon-

dres, plein de l'espérance flatteuse de revenir bientôt étaler son bonheur à mes yeux, & s'unir pour jamais à l'objet de sa passion. Il jouit déjà d'avance de toute sa félicité, il s'enivre d'amour, & déjà son ame se perd dans le sein des plaisirs. Qu'il tremble, il ne les goûtera qu'en idée ; cette fête va devenir une scène sanglante, & les Autels de cet hymen odieux, feront le théâtre de mes fureurs. Dieux ! quel plaisir, de voir mon rival percé de mille coups, invoquer en vain le nom de sa maîtresse. Que je me fais une douce image de ses tourmens ! Ah ! quel est le lâche qui n'immoleroit pas ses jours, au bonheur de voir expirer un rival. O vengeance, ô la plus douce des passions ! tu fais le bonheur suprême de l'homme : & dussai-je perdre cette frivole gloire de vertu qui éblouit le vulgaire, dussai-je même, couvert de l'opprobre du crime, expirer sur un

échafaud , il faut que je remplisse les desseins que tu m'as inspirés. Je m'abandonne à toi , échauffe mon cœur de tes feux célestes , que l'amour en redouble la violence. O amour ! O vengeance ! O mes Dieux !...

Plein de ces noirs projets , Brushon part pour Londres , & y arrive avant le Comte. La nuit avoit déjà répandu sur la terre une ombre favorable aux forfaits. Deja les complices de Brushon s'étoient rendus auprès de lui ; ils suivent leur victime , ils observent sa marche , ils l'attaquent dans une rue étroite , que plusieurs attentats de cette espece avoient rendue célèbre. Le prudent Brushon se retire à quelques pas , dans un endroit favorable à ses desseins ; il pouvoit , sans être apperçu , repaître ses regards de ce spectacle affreux , & s'enfuir si quelque accident imprévu faisoit avorter ses desseins.

Le Comte repousse les assassins , avec cette vigueur qu'ajoute à l'intrépidité naturelle , la nécessité de défendre sa vie ; mais il fait de vains efforts , il tombe percé de deux coups mortels , il nage dans son sang ; Brushon triomphe , il anime les instrumens de sa vengeance. Ils avoient le poignard levé sur leur victime qui respiroit encore , pour lui arracher ce reste de vie , lorsqu'attiré par les cris du mourant , Sydney paroît , & voit son ami étendu , luttant contre la mort ; ah ! traitres , s'écria-t-il : à l'instant il se précipite au milieu des assassins l'épée à la main. Brushon le voit , sort de sa retraite , le saisit : perfide , lui dit-il , ce n'est donc pas assez de faire périr ce généreux Français par des mains étrangères , tu te précipites toi-même sur lui , pour lui porter les derniers coups ; tigre , tu veux t'enivrer de son sang. Ah ! mal-

heureux Comte , c'est de cette main cruelle que sont partis tous les coups qui vous ont percé le sein. Reconnoissez à ces traits un rival furieux , qui..... Le Comte l'entend , ouvre les yeux , voit son ami , il veut lui parler , sa voix expire sur ses levres livides , il retombe , il expire. Cependant la Garde accourt : elle se saisit de Sydney & des deux assassins. Brushon surprit le moment de parler à l'un de ses complices : accusez Sydney , lui dit-il , & je répons de votre vie ; mais si vous avouez tout , vous nous perdez tous trois sans ressource.

Sydney est conduit devant un Magistrat , il y paroît avec cette contenance assurée , qui annonce l'innocence , mais que le crime affecte quelquefois. Le Magistrat séduit par les discours des assassins , & sur-tout par l'éloquence adroite de Brushon , fait conduire Sydney

ney

ney dans un de ces temples de la vengeance, où l'innocence & le crime gémissent souvent, en attendant le même sort. On le sépare de ses prétendus complices, on l'enferme seul dans un cachot affreux, on le charge de fers.

Ainsi, dit-il, quand il fut revenu à lui-même, ainsi le crime triomphe, & les châtimens qui lui sont réservés, sont le partage de l'innocence. Hommes foibles & vains, qui vous flattez d'être les oracles de la Justice, l'imposture la plus grossière vous séduit : au premier coup d'œil vous chargez l'innocence de l'opprobre du crime ; mais qu'ai-je à redouter ? Le Ciel souffre cette première illusion pour faire sentir aux hommes la foiblesse de leurs lumières, mais tôt ou tard, un rayon de la vérité descend de la voûte céleste, va chercher l'innocence au fond des cachots les plus obscurs, & la montre

M . .

aux mortels dans tout son éclat. Peu m'importe d'avoir paru coupable un moment aux yeux de ces Juges crédules, si mon ami ne s'est pas laissé séduire par les discours d'un traître ; si le regard qu'il a jetté sur moi en mourant, étoit encore animé par l'amitié. Il a voulu me parler ; qu'alloit-il me dire ? Ah cruelle incertitude ! Ah ! mon cher Comte, s'il est vrai que l'ame dégagée des liens du corps, s'envole au sein de la vérité, si l'illusion n'a plus d'ascendant sur elle, du haut de la voûte céleste, abaisse un regard dans ce cachot ténébreux, lis dans mon cœur, connois mon innocence, & apprends que loin d'attenter à tes jours, j'exposois les miens pour les sauver. Eh ! plutôt au Ciel que les perfides eussent achevé leur crime ; en respectant mes jours, ils n'ont fait périr que la moitié de toi-même ; je fais que j'en étois la

moitié la plus chère. Nous n'avions qu'une âme, & la mort la sépare d'elle-même ! Que n'ont-ils confondu mon sang dans le tien ! Ah ! que la mort m'eût été douce , si je l'avois reçue sur le corps de mon ami expirant. Mais non , les traîtres ont voulu te rendre la mort plus affreuse en te persuadant que tu la recevois de ma main. Non , tu n'as pas cru cette imposture , tu dois me connoître. Pardonne toi-même ces soupçons injurieux , à l'état horrible où je suis réduit.

Cependant , le perfide Brushon avoit été mis en liberté. Il courut aussitôt chez la Baronne de l'Hokners ; le jour commençoit à paroître , & cette vertueuse femme ennemie de la mollesse , qui est le vice favori de son sexe , se promenoit déjà dans son jardin avec son aimable cousine , à qui ses inquiétudes ne permettoient pas de se livrer

un moment aux douceurs du sommeil. Il les apperçoit de loin , il compose son visage ; le désespoir , la douleur se peignent dans ses yeux ; une pâleur artificielle se répand sur son front. Ah ! Madame , s'écria-t-il en abordant la Baronne , faut-il que le jour éclaire les horreurs que cette nuit avoit couvertes d'un voile affreux. L'infortuné Comte de L*** n'est plus , un traître a trempé ses mains dans son sang ; j'ai été témoin de cet attentat horrible , j'ai voulu le secourir , le Ciel n'a pas secondé mes efforts. Je l'ai vu tomber percé de mille coups ; il sembloit que sa mort fut son triomphe. Ses yeux enveloppés des ténèbres de la mort , n'avoient point perdu leur sérénité ; ils tournoient , sur ses vils assassins , des regards de pitié ; c'est ainsi que meurt le juste.

La Baronne frémit à ce récit , des

larmes coulerent de ses yeux. Quand elle fut revenue de sa premiere surprise, elle se fit raconter toutes les circonstances de cette mort tragique : quel est le monstre , ajouta - t - elle , qui a tranché le cours d'une si belle vie ? Est-il un homme assez endurci dans le crime, qu'un regard de la vertu mourante n'eût glacé d'effroi. O ma fille ! dit-elle , en s'adressant à sa cousine , versez des larmes ameres , pleurez un amant qui ne vous fut odieux , que parce que la cause de votre crime vous est chere encore. Lui seul pouvoit faire renaître la vertu éteinte dans votre ame.

Madame , interrompit Brushon , cet attentat est horrible en lui-même, mais le nom de son auteur le rend encore plus odieux. C'est un scélérat, qui par tous les dehors de la sainte amitié , avoit surpris celle du Comte ; en un mot c'est Sydney, ce même Sydney

que nous avons cru mort , dont le Comte avoit triomphé par sa bravoure , & qui s'en est vengé par la plus noire des trahisons.

Hé bien Worthon , reprit la Baronne indignée , voilà donc cet homme vertueux , pour qui vous soupiriez. O Ciel ! que dois-je penser en ce moment de votre retour vers la vertu ; mais j'aime mieux rester dans une heureuse ignorance , que d'approfondir des vérités terribles que je crains d'entrevoir. Je veux croire qu'il vous avoit séduite par tous les dehors d'une vertu affectée , songez au moins que le Ciel ne l'a abandonné à ses propres fureurs , & n'a permis cet attentat que pour vous desfiller les yeux , que pour vous faire rougir d'un feu coupable , dont vous deviez étouffer la première étincelle.

Jusques-là Worthon étoit restée in-

terdite & confuse : l'indignation , la douleur , la pitié , se peignoient tour à tour dans ses yeux ; lorsqu'ils s'arrêtoient sur Brushon , la fureur les enflammoit ; enfin , elle prit la parole & s'adressa à la Baronne.

Madame , lui dit-elle , quand je vous ai peint Sydney comme le plus vertueux des hommes , ce n'étoit point l'amour qui me prêtoit de si belles couleurs , je n'ai fait que rendre hommage à la vertu. J'ai assez fondé son cœur pour le connoître ; plus j'ai approfondi son caractère , plus j'ai suivi ses démarches , plus j'ai découvert de perfections en lui. Hélas ! lorsque l'amour m'inspira le dessein de le venger , il en frémit le premier , & je devins pour lui un objet d'horreur. Mon repentir seul m'a rendu l'empire que j'avois sur son ame ; mais quand il ne m'auroit haïe qu'un moment , cet

effort est le comble de la vertu. Oui, Sydney est le plus juste des hommes, & je ne suis pas étonnée que la calomnie répande son poison sur son innocence, c'est son partage. Les hommes, jouets de mille illusions, se laissent séduire par des discours qui portent une fausse empreinte de la vérité; mais cette vérité tôt ou tard perce à travers les ténèbres de l'erreur; bientôt elle dessillera les yeux, elle répandra son éclat immortel sur l'innocence de mon amant, & couvrira d'opprobre & de confusion, le traître qui veut vous tromper, & qui peut-être... mais je ne juge pas aussi imprudemment que lui, & je crois que tout son crime est d'avoir noirci à vos yeux l'innocence opprimée.

La Baronne indignée traita cette juste fermeté d'insolence; elle ordonna à sa cousine de rentrer dans son apparte-

ment, & lui défendit de paroître devant ses yeux. Que je vous plains, dit Worthon, en la quittant; je frémis lorsque je songe au repentir amer dont vous serez déchirée lorsque vous reconnoîtrez l'innocence de Sydney. Hélas ! votre cœur n'étoit pas fait pour sentir des remords.

Brushon demeura avec la Baronne, qui l'anima à prendre la défense du malheureux Comte & à perdre Sydney. Il lui promit de faire tous ses efforts pour que cet attentat ne restât pas impuni. Il parut cependant ne se charger qu'avec répugnance du titre d'accusateur. Ce n'est qu'en frémissant, disoit-il, que je verrai conduire ce traître à l'échafaud. L'humanité parle à mon cœur : je fais combien l'homme est foible; & ses crimes doivent exciter moins d'horreur que de compassion; mais cette trahison est si noire, je

prends tant d'intérêt au sort de l'infortuné Comte, que je ne puis m'empêcher d'armer la Justice contre son assassin.

Il partit aussi-tôt pour Londres, résolu de commencer ses poursuites. Il se retira dans sa maison, écarta ses gens, & voulut, avant de s'engager dans cette affaire, jouir de quelques momens de solitude, pour s'abandonner librement à ses réflexions.

Me voilà donc délivré d'un rival, dit-il, mais ma vengeance n'est qu'imparfaite. Worthon le haïssoit, & la mort n'est que le terme de ses tourmens. Loin d'assouvir ma fureur jalouse, il semble que ce soit la pitié qui a conduit le poignard qui a tranché le fil de ses jours. Sydney mourant, Sydney accablé de fers, chargé de l'opprobre du crime, est plus redoutable pour moi que le Comte. Wor-

thon l'adore, il doit m'être encore plus odieux. C'est sur lui que doit tomber ma vengeance : lui seul peut la remplir. Je vois des dangers, il est vrai, la vérité dément souvent la prudence la plus profonde Je creuse peut-être un précipice sous mes pas. Ah ! trop heureux d'y tomber, si j'y entraîne mon rival avec moi ! Je pourrois calmer ce tumulte , & me sauver moi-même en sauvant Sydney. J'ai assez d'ascendant sur l'esprit des Juges pour tromper leurs regards, & leur faire voir l'innocence de Sydney, sans découvrir mon crime. Mais la vengeance est trop douce, elle a trop de charmes pour une ame telle que la mienne, pour ne pas lui immoler ma sûreté, mon repos, ma vie même. Les dangers que j'aurai surmontés en rendront le succès plus délicieux encore. Je suis sûr de mes complices; mon éloquence, ma réputation, mon crédit feront le reste.

Brushon, en effet, connoissoit tous les Juges entre les mains desquels avoit été remis les procès de Sydney. Il les avoit séduits par les dehors d'une probité constante, inaltérable. Ces Juges avoient le cœur droit, mais ils étoient hommes; c'est-à-dire, foibles, aveugles & crédules. Brushon étoit leur oracle, & Sydney n'étoit pas le premier innocent sur qui il avoit fait tomber le châtiment de ses propres forfaits. Il étoit éloquent, adroit : il avoit étudié le foible de tous les esprits qu'il vouloit gouverner : il mettoit cet art en usage avec une prudence singulière. En un mot, une probité réelle, embellie de tous les talens que la Nature lui avoit prodigués, auroit attiré les hommages de tous les hommes, & leur auroit fait voir toutes les perfections réunies dans un seul mortel : prodige dont jusqu'à nos jours on ne peut citer aucun exemple.

D'ailleurs, ses complices animés par l'espérance dont il les avoit flattés, soutenoient avec fermeté que Sydney avoit armé leurs mains parricides, & dirigé tous les coups dont ils avoient percé le Comte. Ils connoissoient le pouvoir de Brusbon, ils sentoient combien il étoit intéressé lui-même à les sauver. Les lâches perdoient l'innocent pour se conserver leurs détestables jours. Leur chef avoit pris soin de les endurcir contre les remords, il avoit affermi leurs ames contre cette frayeur qu'inspire au plus grand scelerat l'appareil de la justice & l'approche de la mort. Leur fermeté, l'accord qui regnoit dans leurs discours, & plus que tout cela encore; l'éloquence de Brushon, avoit déjà séduit les Juges.

Cependant le jour fatal arrive où l'on devoit examiner en dernier ressort cette importante affaire. Dejà les Juges

étoient assemblés , & Brushon , l'implacable Brushon , déployoit toute la force de son éloquence pour les prévenir contre tout ce que Sydney pourroit leur répondre. On amene ces malheureux qui avoient été les instrumens de cet attentat. Brushon les encourage d'un coup d'œil.

Enfin , on voit paroître Sydney chargé de fers. Il entre avec cette assurance qu'inspire la vertu. Son front est serein : ses regards tranquilles annoncent le calme de son cœur. Il semble qu'il va monter lui-même sur le tribunal , & juger ceux qui veulent décider de son sort. Chacun s'intéresse pour lui : le peuple commence à soupçonner la calomnie , & souhaite qu'il en triomphe.

On l'interroge : il ne daigne pas répondre. On questionne ses prétendus complices : ils déposent contre lui. Sydney les entend ; il jette sur eux un re-

gard où l'on voyoit éclater, non cette haine qu'excite l'outrage dans les âmes foibles, mais cette indignation dont un cœur vertueux ne peut se défendre à la vue d'un crime. En détestant leur trahison, il sembloit plaindre ces perfides. Ce regard les intimide : ils se troublent ; leur fermeté chancelle ; la confusion regne dans leurs discours, & les Juges commencent à douter. Ils se tournent vers Sydney ; ils le prient de se justifier. Le Ciel connoit mon innocence, dit-il, il m'a ravi tous les moyens de vous la faire entrevoir : sans doute il se réserve la gloire de la faire éclater. Il me suffit à présent d'avoir été juste aux yeux de mon ami expirant, de l'être aux yeux de mes accusateurs & aux miens. J'attends tout des remords de ces perfides : le supplice qui leur est préparé leur sera moins douloureux, que l'horreur de voir le

fang de l'innocence confondu dans leur fang impur.

En ce moment on vit paroître au milieu de l'assemblée une fille éplorée : ses larmes donnoient un nouveau lustre à sa beauté. Sa douleur avoit quelque chose de grand qui penetrait les cœurs. A son air, on l'auroit prise pour Thémis elle-même, qui apportoit dans son sanctuaire le flambeau de la vérité. C'étoit Worthon : c'étoit la généreuse amante de Sydney. Elle s'avance, elle effuie ses pleurs ; ses yeux s'animent d'un feu tout divin : elle s'adresse aux Juges.

Vous , dit-elle, qui tenez ici la place du Juge suprême des hommes , qui de votre tribunal intimidez le crime , tremblez vous mêmes , l'erreur vous assiège de toute part ; elle ferme, à la vérité , l'entrée de son propre sanctuaire. Elle fascine vos yeux ;
elle

elle couvre l'innocence de l'opprobre du crime. Je la vois devant vous chargée d'indignes fers. Déjà vos bouches sont ouvertes pour prononcer l'arrêt qui doit faire de son échafaud le trophée du vice triomphant. Arrêtez , Juges crédules & aveugles.

On accuse Sydney d'avoir trempé ses mains dans le sang de son rival ; mais songez que ce rival fut son ami ; que les nœuds qui les unissoient avoient été consacrés par tout ce que l'amitié a de plus saint ; qu'un homme vertueux ne devient pas en un moment capable de la plus noire trahison ; mais que des scélérats qui ont souillé leurs mains du sang de l'innocence , peuvent bien consacrer leurs bouches profanes à la noircir.

Mais ce n'est pas vous qui devez juger Sydney : ce sont ces lâches qui osent l'accuser & qui le justifient au

N

fonds de leur cœur. Je vois déjà leurs visages pâlir : ils baissent la vue : ils tremblent. La vérité se déclare...

Malheureux ! n'est-ce pas assez de monter à l'échafaud sans y conduire l'innocence : voulez-vous y porter d'autres crimes que celui de vos mains parricides. Voulez-vous ajouter à votre supplice l'horreur des remords. La vérité crie au fond de vos âmes, n'étouffez pas sa voix. La gloire d'avoir été ses organes un moment, effacera tout l'opprobre de votre mort. Le plaisir d'avoir été justes une fois adoucira vos tourmens ; & lorsque l'Etre suprême vous montrera le sang du juste répandu par vos mains, vous lui ferez voir celui de l'innocent que vous aurez sauvé. Que la vérité est puissante sur le cœur des hommes , lorsqu'une belle bouche est son interprète. Le regard farouche d'un Juge implacable effraie moins un

criminel, que deux beaux yeux animés par l'indignation & par la douleur. Déjà la persuasion avoit passé des levres de Worthon dans tous les cœurs : les Juges mêmes interdits, craignoient d'entrevoir une erreur qui les couvroit de confusion. Brushon, confus & troublé, cachoit sa frayeur dans un coin de la salle. Un silence profond regnoit dans toute l'assemblée.

Tout-à-coup un des complices se leve : non, dit-il , je ne puis resister à mes remords : mon cœur se révolte contre moi-même : les remords sont en effet le veritable supplice de l'homme, & je braverai celui qu'on me prépare, quand ma conscience cessera d'être mon bourreau. Oui, l'esperance frivole de nous arracher aux tourmens qui nous sont dus, nous a fait accuser l'innocent pour sauver le coupable. Ce fut Brushon lui-même qui arma nos mains,

qui dirigea nos coups ; & Sydney accouroit au secours de notre victime. Les circonstances du lieu , l'obscurité de la nuit , tromperent les gardes qui nous faisirent ; nos discours augmentèrent l'illusion : Brushon nous les avoit dictés. Mais enfin la vérité dissipe les ténèbres de l'erreur ; & quoique nous ayons affecté de parler avec cette assurance persuasive , qui semble en être un garant infailible , il est aisé de reconnoître que c'est elle seule qui m'inspire en ce moment.

A ces mots, il s'élève dans l'assemblée un murmure semblable à celui de flots agités. Brushon est foudroyé par mille regards terribles. Le peuple vomit contre lui les outrages les plus cruels : on lui prodigue les noms de traître , d'hypocrite. Cependant les Juges paroissoient balancer encore. Mais le peuple qui n'éprouva jamais de sen-

imens foibles, qui passe tout d'un coup de la pitié à la fureur, se précipite au milieu de la salle, brise les fers de Sydney, qui résistoit à ses efforts : on l'entraîne ; on le conduit en triomphe dans sa maison. Sa généreuse amante marche à ses côtés : l'amour, la joie animent ses regards. L'ame de Sydney se perd au sein du bonheur : il ne fait ce qu'il fait, où il va ; il se laisse entraîner à la foule. Il entre dans sa maison aux acclamations de tout le peuple.

Quand Sydney fut revenu de ce trouble, qui ôte à l'ame le sentiment de son existence pour la plonger dans un néant voluptueux, il se jeta dans les bras de son amante. O, moitié de moi-même ! c'est donc vous qui m'arrachez à la mort la plus ignominieuse, qui me donnez un nouvel être. Hélas ! le Ciel m'est témoin que le désespoir

de mourir accablé de votre haine, que j'ai crue implacable, étoit mon plus cruel supplice; & si j'avois osé me flatter que vos larmes honoroient mon infortune, l'échafaud auroit été à mes yeux le théâtre de ma gloire. Ne me rappelez point un souvenir qui me fait frémir, reprit Worthon, ne songeons qu'à jouir d'un jour qui éclaire le triomphe de l'innocence & de l'amour. Le Ciel qui a defillé les yeux de vos Juges aveugles; le Ciel qui a animé ma foible voix, semble nous promettre un calme inaltérable. Il est temps que l'hymen couronne des feux si constants & trop long-temps traversés par la destinée. Hélas! mon crime me réduit à demander comme une grace ce que mon sexe a le droit d'accorder comme une faveur; mais l'amour sert d'excuse à mon forfait, & la gloire de mon époux, qui réjaillira sur moi, en

effacera la tache odieuse. Mon être , confondu dans le vôtre , en prendra la pureté. On ne distinguera plus l'amante criminelle de l'époux vertueux , & cette heureuse union me rendra ma réputation & mon innocence. Suivez-moi chez la Baronne de l'Hokners ; la révolution que le Ciel vient d'opérer en votre faveur doit avoir fléchi la haine que le perfide Brushon lui avoit inspirée contre vous.

La Baronne venoit d'être informée de la manière éclatante dont Sydney avoit été justifié , lorsqu'elle vit entrer ces deux amans fortunés. Viens , ma fille , dit-elle en embrassant Worthon avec transport , viens , je veux réparer les maux que ma fatale erreur t'a causés. Hélas ! mes foibles yeux avoient été séduits par les dehors de la vertu. La candeur qui éclatoit sur le front du traître Brushon , sembloit me peindre

les beautés de son ame. J'ai cru Sydney coupable. Ah! que mes remords en ce moment le vengent de mes injustes soupçons! O ma fille! tu es digne de moi; tu as élevé ta voix en faveur de l'innocence opprimée; tu l'as arrachée à l'horreur des supplices. Oui, ce moment glorieux de ta vie efface vingt ans d'une vertu constante & éprouvée. C'est de toi désormais que je prendrai des leçons de courage.... Mais je sens que je retarde ton bonheur. Sydney, Worthon, amans heureux & vraiment dignes de l'être, venez consacrer les nœuds de l'amour par l'union la plus sainte. Worthon, mes biens deviennent ton patrimoine; je ne puis les laisser en de plus dignes mains. O! mes enfans, faites de ma maison le temple du bonheur & de la vertu; mais gardez-vous de concentrer votre félicité en vous-mêmes, elle s'évanouiroit bien-

tôt. Répandez - en autour de vous les douces influences. Que tout le monde soit heureux de votre bonheur ; ne cherchez pas à vous faire louer , mais à vous faire bénir par une foule de malheureux qui habitent ces campagnes. Que votre nom soit leur espoir , que votre maison soit leur asyle ; elle deviendra celui de la volupté suprême.

Dès ce jour même on prépara la pompe champêtre de ce mariage. Tous les Villageois y furent invités , & c'étoit le lendemain qu'il devoit s'accomplir.

La Nature sembla elle-même partager les plaisirs de cette heureuse journée. L'aurore sortit plus belle , plus pure que jamais du sein des ondes. La campagne sembloit offrir , aux yeux enchantés , un spectacle nouveau. Les fleurs avoient un éclat qui éblouissoit

la vue ; la verdure sembloit renaître. Nos amans se livrerent à cette douce illusion ; ils crurent que la Nature s'embellissoit elle-même , pour orner avec plus de pompe cette auguste fête. C'est le propre des grandes passions , d'animer tous les êtres à nos yeux , & de nous faire croire que les moins sensibles partagent nos sensations.

L'Autel étoit préparé sous un berceau de Myrtes , & orné de guirlandes de fleurs. Déjà les Villageois assemblés formoient des vœux pour la prospérité des deux époux , & la joie qui troubloit leurs cœurs , étoit peinte dans tous les yeux. Un murmure s'élève dans l'assemblée ; on voit paroître Worthon & son amant couronnés de fleurs. Le Prêtre revêtu de ses ornemens sacrés les conduisoit ; ils s'avancent vers l'Autel , ils fléchissent le genoux.

En ce moment l'implacable Brushon ,

échappé de ses cachots , s'élance au milieu de l'assemblée un poignard à la main , il se précipite sur l'infortunée Worthon , plonge le couteau dans son sein , l'en retire tout fumant & se perce lui-même.

Sydney ne put prévenir le coup ; il arrache le poignard des mains du traître , & à l'instant il se le plonge dans le flanc : il tombe sur sa malheureuse amante ; leur sang se confond ; leurs cœurs palpitans semblent s'élancer l'un vers l'autre pour se réunir ; leurs yeux mourans se cherchent encore , avant de s'éteindre pour jamais ; ils ouvrent la bouche , ils veulent se parler ; la mort étouffe leur voix , & tranche le fil de leurs jours.

Ainsi périrent deux amans dignes d'un meilleur sort. Les acclamations de joie se changèrent en cris lugubres : les Villageois se séparèrent , les larmes

aux yeux, en disant : la bonté du Ciel
fonde en vain notre espoir ; aura-t-il
pitié de nous, quand il ne respecte pas sa
propre image ?

F I N.



INCUNABLE



Real. 86 - La Coruña



Les
amis
rivaux

1831



1831

M. de
Sacy

Biblioteca de



Biblioteca de